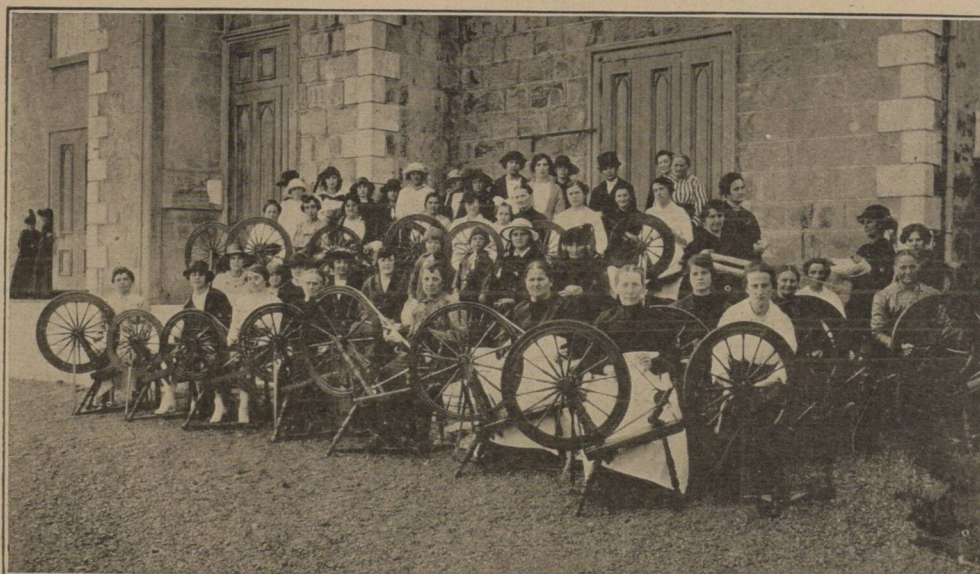


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

L'INDUSTRIE FEMININE



Elle était florissante autrefois et, dans toutes les maisons des campagnes ronronnaient à cœur de jour les rouets jaunes, battaient les métiers à tisser et tournaient les devoires. Il sortait de ces simples et primitifs instruments de solides "catalognes", de chaudes couvertures de laine qui duraient une génération, et un tissu serré et fort, étoffe commune du temps, mais devenu, aujourd'hui, une rareté à laquelle on a donné le nom ultra-chic de "home-spun" qui n'est, en somme, que de la bonne "étoffe du pays", du "stuff" à robe ou à chemise avec quoi s'habillaient nos vieux parents. . .

Ah ! le bon groupe de jeunes et vieilles fleuses qui cherchent à rétablir dans son ancienne splendeur l'industrie du rouet qui appellera celle du métier à tisser et toutes les autres qui aideront à ressusciter les bons vieux et solides tissus de jadis ! . . .

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

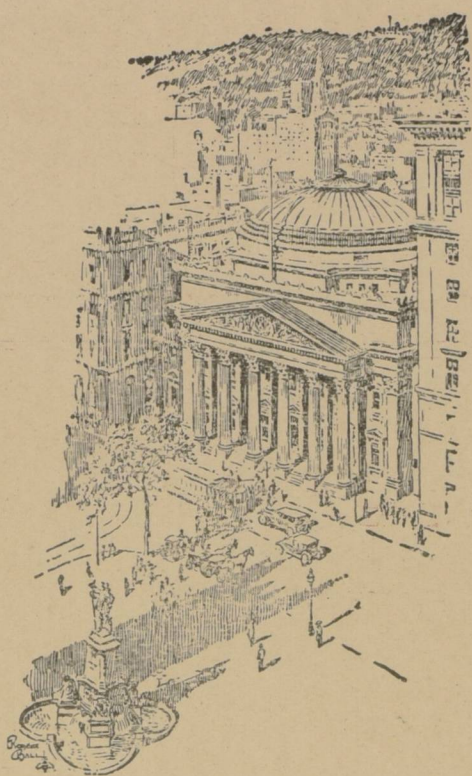
PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



CADEAUX DES FETES

ARTISTIQUES ET DURABLES

Qui seront appréciés davantage par vos amis, parce qu'ils sont pratiques.

L'abondance de suggestions offerte par notre magasin résoudra facilement

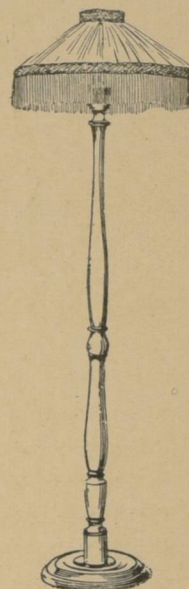
"QUE LUI OFFRAI-JE POUR LES FÊTES"

ACCESSOIRES ELECTRIQUES DE
TOUT GENRE

PROJECTEUR



INSTRUMENTS
A DESSIN



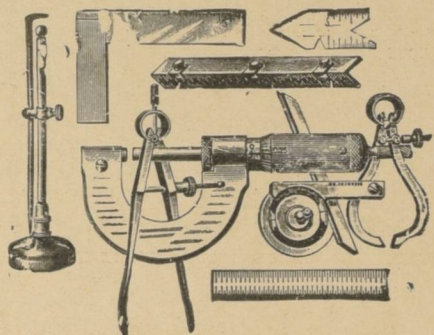
"EVEREADY"

Lampes portatives,
Accessoires d'automobiles,

APPAREILS DE RADIO

"WESTINGHOUSE"

Accessoires pour chambre de bain, etc.



Mechanics Supply Co. Limited

80-90 Rue St-Paul, :: QUEBEC

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : *LE TERROIR*, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 10

QUEBEC

FEVRIER 1925

SOMMAIRE

	Pages		Pages
D'un mois à l'autre	222	Ce que l'on pense... ce que l'on dit	238
Au Parnasse Canadien	224	Coin des musiciens, Raoul Dionne	239
Notre maître le Passé, par A. Désilets	227	Dans la République des Lettres	240
La Trilogie vocale, par Xavier Mercier	228	Revue des Lectures:	
Le Fort de Chambly, par L.-J.-N. Blanchet	232	La Famille Magnan, par G.-E. Marquis	243
Les Propos de l'Entr'acte:			
Sur le théâtre canadien, par Aimé Plamondon	234		

NOTRE REVUE

Nous sommes heureux de publier, dans notre présente livraison, les compositions primées du concours de poésie de la Société des Poètes de Québec. Nous publions les "prix" et les "mentions honorables". C'est une intéressante primeur dont nous sauront gré, sans doute, nos lecteurs qui auront l'occasion de constater, dans notre "Parnasse Canadien" un réel effort intellectuel dans notre monde littéraire.

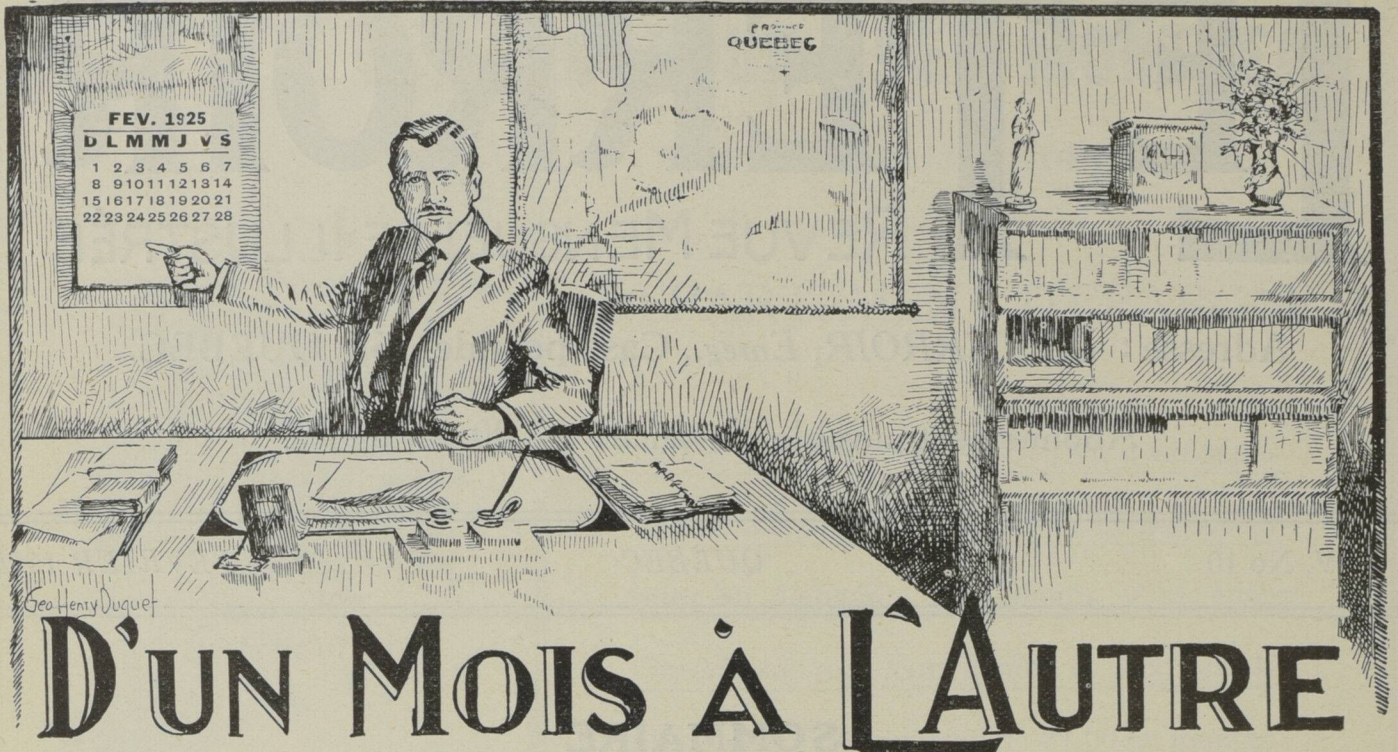
L'abondance des articles que nous publions dans le présent numéro du TERROIR, nous force à remettre à la prochaine livraison plusieurs intéressantes études que nous avons reçues voilà quelques jours. Notons, entre autres: "La Légende du Rapide du

Diabie, en Beauce" par M. Ph. Augers, une étude de M. Alfre De Celles, fils, sur les "Jours d'Autrefois à Ottawa", des poésies inédites de M. Jean Charbonneau, un délicieux petit poème en prose de Marthe des Serres et d'autres belles pièces littéraires.

NOS CONCOURS

Le jury nommé pour juger le deuxième concours littéraire de la Société des Arts Sciences et Lettres est actuellement à étudier les quelques quarante compositions soumises à son jugement. Il fera connaître son verdict dans le prochain numéro du TERROIR et probablement avant, dans les journaux quotidiens.

Quant à notre concours musical, il se terminera dans quelques jours et le jury qui sera nommé sous peu se mettra incessamment au travail.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Les encans vont bientôt commencer. C'est une des grandes joies de l'époque; on prend son plaisir où on le trouve et il faut bien se mettre dans la tête que la période de l'année que nous allons commencer est la plus véritablement ennuyeuse, étant la plus dépourvue de plaisirs et d'amusements. Alors chacun essaie, en autant que faire se peut, de remplacer les grandes joies absentes par de petits plaisirs anodins. Finies les soirées frénétiques de l'hiver; et pourtant l'on sera encore loin des belles journées de l'été. Le printemps va bien, dans quelques semaines, briller sur la feuille mobile du calendrier, mais il sera absent du ciel bien des jours encore. C'est une mauvaise farce que d'appeler printemps cette période de la fin de mars et du commencement d'avril. Le printemps, du moins si l'on en croit les poètes, gens généralement assez bien informés sur la nature des saisons de l'année, le printemps est joyeux, brillant, réjouissant; l'époque que nous allons traverser se distingue à un signe : un ennui général.

Voyant donc cela, quelques-uns des humains croient n'avoir rien de mieux à faire que de se payer une honnête grippe assez modérée pour ne pas mettre leurs jours en danger; les tisanes, les grogs et les sirops se sont donné rendez-vous dans la chambre et ils ne les quittent plus du jour ni de la nuit. Mais le plaisir le plus généralement goûté, pour ceux qui peuvent sortir, et que Dieu a affligé d'une certaine fortune, c'est la vente aux enchères, ce sont les encans.

Les encans sont un des plaisirs de notre siècle. Permettons-nous à ce sujet une remarque seulement.

Il y a eu depuis plusieurs années un revirement bien ironique au chapitre des enchères. Autrefois une vente à l'enchère était toujours une scène plus ou moins narrante, et, elle se faisait au milieu d'une famille en larmes; aujourd'hui, c'est devenu un des grands plaisirs des villes. Cela se fait au milieu de la joie de centaines de badauds. N'est-ce pas?

Il y a quelques jours lors du dernier Derby de chiens à Québec, nous étions trois et nous parlions naturellement chiens. Du reste, il est fréquemment question dans nos conversations, de ces bons amis de l'homme, compagnons fidèles du pauvre comme du riche. Nous parlions donc chiens. Le sujet nous avait été fourni par l'histoire que nous avait contée l'un de nous, du chien d'un citoyen du quartier Montcalm, un fox animé d'un goût vraiment immodéré des voyages, un chien errant. Flic—donnons-lui ce nom—a été, en effet, quatre ou cinq fois seul dans les provinces maritimes et une fois en Europe. Il est toujours revenu se reposer dans la niche natale, où il arrivait quand, souvent, on le croyait mort depuis longtemps.

Naturellement, devant ce magnifique exemple de l'intelligence du chien, notre conversation fut un juste hommage rendu à toutes les races canines; aux fox-terriers, aux épagneuls, aux griffons, aux bassets, aux sloughis, aux fox-hounds, aux dogues, aux chiens-bergers, aux chiens policiers, sans oublier

le chien du jardinier, le chien de Jean de Nivelle, mais nous ne parlâmes pas du chien de fusil.

Nous dérivâmes bientôt du sujet, ou plutôt nous l'étendîmes. Nous en vinmes à parler de maintes célébrités du règne animal. L'un de nous rappela la gloire de l'ânesse de Balaam, de l'âne de Buridan, de la bourrique de Robespierre, du cheval de Troie, du veau d'or, de la jument de Roland, des oies du Capitole, des pourceaux d'Épicure, de la baleine de Jonas, des moutons de Panurge, des porcs de saint Antoine; puis nous généralisâmes et nous parlâmes des chevaux de frise, des chevaux-vapeur, des coqs en pâte, des canards de journaux, des poules mouillées, du corbeau de la fable, du dindon de la farce, des pies au nid, des chats en poche, des rats d'hôtel et des rats de cale, des rats de bibliothèque et des rats d'église, des merles blancs, des boucs émissaires, des poissons d'avril, des araignées au plafond, des fines mouches, des ours mal léchés, des chiens de faïence, du chat botté, des chiens couchants, etc., etc.

Enfin, nous commençâmes franchement à divaguer lorsque l'un de nous signala le serpent que l'on réchauffe sur son sein, la chèvre qu'on ménage avec le chou si souvent, les couleuvres que l'on veut quelquefois faire avaler aux autres. Un autre hasarda même un mot du pied de grue, du lion du jour, des larmes de crocodile, des langues de vipère, des têtes de linotte, des cervelles de moineau, des cœurs de tigre, etc., etc.

Nous étions loin de Flic et de ses voyages, et du Derby de chiens

“La conscience d'un honnête homme me fait peur” a dit un philosophe moderne qui faisait, sans doute, allusion à toutes les pensées basses, inavouables qui fourmillent dans le cœur du meilleur homme du monde.

Or, si ce craintif philosophe avait connu le psychomètre, il aurait été autrement effrayé.

Le psychomètre? vous demandez-vous, qu'est-ce que c'est ça? Souffrez que je vous le présente. C'est un appareil destiné à nous voir penser. Rien que ça! Avec ces petits instruments, on lit dans les consciences comme dans son journal. L'inventeur de ce “Victrola” de la conscience, c'est un savant suisse,—il eut été étonnant qu'au pays de l'horlogerie on n'eut pas fini par inventer cet instrument-là.

Donc, ce savant suisse a découvert, un jour, qu'une certaine électricité pouvait être produite par notre corps sous l'influence d'une action de l'âme. Qui ce serait jamais douté de ça? Notre âme est une source d'énergie électrique comme une chute d'eau; notre âme est tout simplement de la houille blanche.—Des battements de cœur, par exemple, d'après notre Suisse, produisent des courants électriques. Autre-

ment dit, notre cœur serait une dynamo et au cas où, un jour, nous ne sentirions pas notre bourse en équilibre de lutter avec les hausses du Merger, nous pourrions nous faire des “peurs” pour faire fournir à notre cœur l'électricité que ses battements développeraient.

C'était déjà pas mal trouvé; mais notre Suisse ne s'est pas contenté de cela. Et il nous enseigne ceci: Vous mettez une main sur un pôle zinc et l'autre sur un pôle charbon, quand il se produit en vous un phénomène psychique; par exemple, quand vous pensez, le courant électrique déterminé dans votre corps passera par le fil conducteur qui relie le zinc au charbon. Un galvanomètre—j'oubliais de dire qu'à partir de: “Vous mettez la main...”—c'est le Suisse qui parle,—un galvanomètre placé sur ce fil conducteur révèle l'existence de ce courant et en mesure l'intensité. Il suffit donc d'observer les mouvements de l'aiguille du galvanomètre pour voir penser quelqu'un.

Maintenant, voyez-vous l'hypocrite assis dans un confortable fauteuil, ses mains innocemment posées sur les bras de ce fauteuil, où se cachent d'un côté un zinc et de l'autre un charbon. Il parle et fait des protestations de tendresse et de dévouement pendant que plus loin, sur la cheminée, par exemple, un galvanomètre dissimulé sous une draperie, révélant tout le contraire, vous dit tous les abîmes de la duplicité de cet individu.

Non, n'usons jamais du psychomètre; nous sommes assez malheureux comme ça.

Ce qu'il y a de gens inutiles sur la terre!..... On a coutume de dire qu'il n'y a pas de sot métier, il n'y en a peut-être pas non plus d'inutile; il n'y a que les gens qui les font et que d'autres en dehors!

Dans le même ordre d'idées, si l'on supprimait de la terre tous les gens qui apparemment sont inutiles, quelle dépopulation!

Le “Life” vient de donner une liste partielle de ces gens-là. On ne croirait jamais qu'il y en a tant, et pourtant comme on en a oublié!

C'est ainsi donc que le “Life” inscrit dans la catégorie des gens inutiles; les astrologues, les docteurs en beauté, les choristes masculins, les peintres futuristes, les compositeurs d'hymnes, les démonstrateurs de nourriture, les idiots, les humoristes, les rois, les agitateurs ouvriers, les faiseurs pour dames, les collectionneurs de médailles, les orateurs, les palmistes, les reines, les compositeurs de “rag-times,” les statisticiens, les champions au tennis, les vers-libristes, les pronostiqueurs de température, les ex-présidents, les rédacteurs de journaux jaunes, les zoologistes.

Le “Life” aurait dû ajouter, à l'instar de Beaumarchais, quatre pages d'et-cætera.

AU PARNASSE CANADIEN

Nous avons le plaisir de publier dans notre présente livraison, les compositions primées du concours poétique de la Société des Poètes de Québec, dont le résultat a été annoncé récemment, dans les journaux.

1ER PRIX

L'EUNUQUE DE CANDACE

*C'était un ministre de la reine
d'Éthiopie, Candace.*

Fernand Mourret.

*Le cortège a repris sa marche vers le Nord.
Jérusalem, au loin, dans la brume s'efface.
Pour apaiser son cœur, l'eunuque de Candace
Parcourt les Livres Saints brodés de laque et d'or.*

*Les torses bruns cambrés dans leur esclave effort
Flambent sous le soleil, palpitante cuirasse.
Lugubre, à l'horizon, la hyène vorace
Aux éclats des buccins mêle son cri de mort.*

*Insensible au roulis de sa maison d'ivoire.
L'eunuque, renversé sur les coussins de moire,
Froisse d'un geste ardent les versets préférés.*

*Et dans le sens caché de la strophe hébraïque
Se dessine et s'allonge, à ses yeux inspirés,
En nappes de crystal, l'aube messianique.*

RÉGINALD LÉTOURNÉAU.

Ottawa.

2ÈME PRIX

MOISSON HIBERNALE

*Le ciel, ce soir, est comme un champ
Dont la terre est le FIRMAMENT.*

*Avec des clartés dans ses voiles,
La neige semble le soleil
De l'acût céleste aux fruits vermeils;
On fait la moisson des étoiles.*

*Saison joyeuse des hivers
Où l'été revient à l'envers.*

*Déjà la chariot de l'Ourse,
Sous la charge des épis d'or,*

*Ouvre un cortège à Messidor;
Le Sagittaire prend sa course.*

*Partout à l'œuvre, les Gémeaux
Chantent en cueillant des émaux.*

*Là-bas, la Vierge qui se penche
Est la glaneuse qui les suit;
Un clair de neige dans la nuit
Illumine sa robe blanche.*

*Un peu plus loin un moissonneur
Se redresse, las de labeur.*

*Comme une faucille brillante
Il aiguisé le croissant fin,
Et lance à chaque tour de main
Un éclair d'étoile filante.*

*Le Verseau préside au torrent
Où les bêtes boivent en rang.*

*En ôtant son chapeau, Saturne
Eponge une perle à son front,
Et, sans retarder la moisson,
Il tend sa lèvre au bord de l'Urne.*

*Ici-bas froide est notre nuit,
Mais au ciel un bel été luit.*

*Les étoiles sous l'hécatombe
Que poursuit la cruelle faux,
Vont disparaître, car il faut
Que la dernière gerbe tombe.*

*Ils se hâtent, les ouvriers,
De remplir les divins greniers.*

*Mais dès que l'orient se dore,
C'est la fin du jour sidéral;
La récolte du champ astral
Est emporté avant l'aurore.*

*Et l'on s'occupera demain
Des épis mûrs du pré voisin.*

GAÉTAN VALOIS, N.P.,

Lachute.

3ÈME PRIX

QUAND J'AI, HIER, LE FRONT BAISSÉ...

Sur le petit trottoir de bois
Que foula mon pied tant de fois;

Devant la demeure éphémère
De la sainte que fut ma mère,

Quand j'ai, hier, le front baissé,
Passé puis vingt fois repassé,

"Monsieur" m'a dit un bambin rose,
"Vous avez perdu quelque chose?"

J'ai répondu confusément:
"Je cherche mon âme d'enfant."

LIONEL LÉVEILLÉ, avocat,
Montréal.

4ÈME PRIX

FRAGMENT

..... Pleurer, rire, chanter
Avec l'illusion d'être seul dans l'espace;
Pour un désir qui naît, pour un amour qui passe,
Avoir à l'œil un pleur, à la lèvre un sourire;
Gambader sans raison comme un buveur trop gris
Pour un vers qui vous charme et qui vous illumine;
Puiser dans l'infini comme dans une mine;
Être gai d'avoir soif si le verre où l'on boit
Porte dans son crystal une source d'émoi;
Après s'être gavé d'une douce folie,
Avec le même élan, la même crânerie,
Si le plaisir s'éteint attendre la douleur;
Être heureux d'une femme, être heureux d'une fleur,
Si la femme est jolie et la fleur parfumée;
Se bâtir des châteaux avec de la fumée
Et, parmi des rayons empruntés au soleil
Leur choisir un reflet à son rêve pareil,
Puis, si quelque rafale en passant les emporte,
Pour un nouvel espoir ouvrir une autre porte;
Être éternellement prêt à rendre le son
Qui s'harmonise en vous et grandit en chanson;
En un mot, si l'on sent quelque chose qui vibre
Le dire, l'exalter dans un mouvement libre,
Sans souci de savoir si quelque vieux Rajah

N'en a pas consacré l'expression déjà;
Faire éclore en un rythme intimement suave
Le poignant qui vous tient et dont l'âme se lave
Avec concupiscence ainsi que les vieux troncs
Qui de sève gorgés pleurent avec des ronds
Fiers de s'épanouir sur la rugueuse écorce
Le bon sang de la terre où se filtre leur force
Comme un oiseau chanteur caché dans le buisson,
Sans savoir qui l'entend laisser couler un son,
Oublieux du quelqu'un qui le diapasonne,
Mais fier de chanter seul et que la voix résonne;
Dire ce que l'on sent comme on le sent au cœur,
Ouvertement, sans crainte et sans fausse pudeur,
Afin qu'en s'écoulant vers l'âme ouverte en vase
Pour l'attendre il lui soit mieux qu'une simple extase.

EMILE ASSELIN.
Beauce Jonction.

5ÈME PRIX

L'ESCALE SUR LE LAC

Avant de m'embarquer pour mon voyage
Et de hisser ma voile à d'autres vents surnois,
Je suis venu jeter l'ancre dans ton mouillage
Et faire une autre escale en ce port de mon choix,

Pour redoubler ma coque et changer ma voilure.
Battu par la tempête et par la haute mer,
Où tant de fois j'ai vu descendre ma mâture,
Un lof m'a rapproché de ton rivage cher.

Le cri de désespoir lancé par Lamartine,
A l'heure qu'il quittait ton décor regretté,
A mon tour, je le sens jaillir de ma poitrine,
Poignant comme l'adieu que sa lyre a chanté.

Le gauche matelot qu'émerveille ta plage,
Devra relever l'ancre et, demain, repartir
Avec le même esquif et le même équipage
Vers le flot où son large est allé l'engloutir.

Sur la mer qui prendra mon ultime espérance,
J'emporte comme lest le cœur qu'ont repêtri
Ta brise tantatrice et ta condescendance
Pour les marins, qui sur ta rive ont atterri.

OSCAR LAFRANCE,
Ottawa.

1ÈRE MENTION

SPLEEN

Ah! si nous savions ce que cache la vie
De noir, de mensonger, de trahison, d'envie,
Et comme follement du vrai but on dévie,
Que nous parlerions tout bas!

Ah! si nous savions comme l'amour s'envole!
Et si nous songions comme cette parole:
"Je t'aime", est, après tout, insincère et frivole,
Que nous aimerions tout bas!

Ah! si nos cœurs meurtris, avides de jouissance,
Connaissaient des désirs la stérile impuissance,
Et du rêve au réel la pâle ressemblance,
Que nous pleurerions tout bas!

L.-P. ROBIDOUX, rédacteur,
"La Tribune" Sherbrooke.

3ÈME MENTION

L'ÂME DE LA FORÊT

L'âme de la forêt, est une grande harpe
Que le vent fait chanter et pleurer tour à tour
Que l'azur du beau ciel, revêt comme une écharpe,
Et qui vibre sans trêve, et la nuit et le jour.

L'âme de la forêt, est pleine de mystère,
Avec ses recoins d'ombre et ses arbres moussus,
Ses morceaux de ciel bleu, ses tapis de lumière
Si beaux que l'on voudrait..... ne pas marcher dessus,

L'âme de la forêt..... elle est un peu mon âme
Avec son long soupir qu'on dirait infini,
Et l'on croirait, le soir, quand le couchant l'enflamme
Que son cœur bat plus fort..... qu'il aime..... enfin
[qu'il vit..

ALICE LÉMIEUX,
St-Michel, Bellechasse.

2ÈME MENTION

ALLEGORIE

Sisyphes de la rive, ô flot qui bats la plage,
Rêves-tu comme nous à d'éternels rivages,
Sans cesse refoulé, vers l'onde ruisselant,
Comme nos désirs, fous émiettés, pantelants?

De la vie éclatant symbole et pure image,
Tu représentes l'homme à travers tous ses âges,
Emporté par un souffle antique, irradiant,
Qui vers les inconnus le pousse inconscient.

Vers la rive du temps, il va, se précipite....
Si l'infini n'était que l'obscur limite
Des loins prestigieux.... Mais qu'importe le flot

Qui disparaît laisse un sillon sous son sanglot,
Et comme peu à peu le rivage recule,
Dieu veut que pas à pas l'Enigme capitule.

W.-A. BAKER, avocat
Montréal.

4ÈME MENTION

A L'AUBE

Je me suis levée avant l'aube blanche
Pour voir la lumière au-dessus des monts
Dénouer gaiement ses beaux cheveux blonds
Et flotter sur l'eau couleur de pervenche.

Les ombres fuyaient du pâle levant
Et je vis soudain l'horizon tranquille
S'emplier des rayons confus et mobiles
De l'aube naissante au front éclatant.

Pas le moindre bruit des bois ou des plaines.
Un silence auguste et religieux
Habitait la terre et l'orbe des cieux
Où veillait encor l'étoile lointaine.

Je communiais à cette beauté
Faites d'harmonie et de paix profonde.
Que vous étiez loin, vanités du monde,
Que vous étiez près, O Divinité..

Pauvre cœur mordu par le doute sombre,
Âme dont la foi vacille et s'éteint,
Viens voir sur les monts naître le matin
Et dis-moi qui fait la lumière et l'ombre.....

AMELIE LECLERC,
Riv.-du-Loup (en bas).



NOTRE MAITRE LE PASSÉ

PAR ALPHONSE DESILETS



L'un des meilleurs ouvrages de littérature canadienne, publiés au cours de l'année qui vient de finir, porte ce titre évocateur d'une pensée grave et profonde et qui vaut d'être méditée. L'auteur de ce beau livre, l'abbé Lionel Groulx, y continue son plaidoyer déjà riche d'arguments stables, en faveur de l'histoire ancestrale canadienne et française. Il faut chercher, dans les vertus héroïques et dans les exemples admirables de nos pères, la force d'âme, l'altruisme, la bonté généreuse et la gaieté du cœur, qui ont rendu aisé l'accomplissement des tâches les plus ardues dans les milieux et les époques les plus hostiles à leur idéal. Et tout ce qui nous reste des "anciens" constitue leur histoire, le prolongement de leur influence bienfaitrice, la perpétuité de leur prestige et de leur victoire morale sur les événements et les générations venues après eux. L'histoire écrite raconte les grandes lignes de leur vie et célèbre leurs incontestables mérites.

Mais nos ancêtres étaient profondément attachés aux choses de leur entourage, aux moindres objets, même les plus humbles, dans l'ordre matériel. Leurs maisons, leur mobilier, leurs vêtements, et ces menus quolibets de bibeloterie, tout contribuait à leur faire la vie un peu plus belle, l'existence un peu plus chaude et plus gaie, à cette époque de simplicité et d'obligatoire médiocrité.

Il ne semble pas qu'ils aient été pour cela moins heureux que nous. Et en tout cas, ils surent trouver en toutes choses de quoi remplir ce besoin éternel et souverain qui tourmente le cœur humain à travers tous les peuples et tous les temps. Et parce qu'ils nous paraissent sourire, dans les vieux cadres et les estampes démodées, parce que leurs regards sereins semblent prolonger jusqu'à nous cette pensée puissante et neuve et calme, presque froide, nous nous surprenons quelquefois à rougir de la pusillanimité contemporaine, de la faiblesse d'âme, de l'égoïsme et de la petitesse de nos sentiments et de nos actions.

Entourés de tant de simples choses, servis par des moyens peu effectifs et des outils assez rudimentaires, limités dans leur confort, ceux qui ont édifié les assises de notre pays, et qui ont imprimé les premiers élans à son développement économique et intellectuel, ceux-là ont peiné pour nous; ils ont mangé le pain noir qui fortifie le sang et ils ont versé les larmes qui pétrissent le pain blanc.

Ils ont reculé la forêt, adouci la cruauté et annulé la vindicte du féroce indigène, établi les droits de la civilisation et allumé le foyer de la pensée qui éclaire et réchauffe les berceaux d'une race nouvelle. Ils nous ont faits à leur image et nous menacerions d'oublier leurs traits.

J'avais lu, depuis longtemps, l'histoire et la légende, toutes fleuries et colorées de soleil et de poésie, j'avais savouré les récits et mémoires des annalistes de la Provence. Le pays où débarquaient un jour Lazare le miraculé, avec les saintes Maries; où chanta et sourit la Mireille de Mistral; où la cigale berce toujours les rayons roses du crépuscule dans l'ombre verte et odorante des oliviers; ce pays délicieux où tout n'est que ris et caresses et où vont s'attendrir et s'inspirer les vrais artistes et les grands poètes, cette "terre des lauriers" je n'ai vu et compris son visage d'aujourd'hui qu'en pénétrant dans le sanctuaire de son passé aux musées d'Aix, d'Arles et de Millane.

Tant il est vrai que la reconstitution du foyer familial et de la vie quotidienne d'hier nous rafraîchit l'esprit et nous retrempe le cœur. Les musées sont l'illustration tangible et vivante de l'histoire et de la tradition. Les peuples qui vont vite ont beau n'avoir par derrière eux que trois ou quatre siècles d'âge, ils ont besoin de se souvenir. C'est l'axiome national de la race canadienne-française: Je me souviens!... Pourtant, combien affectionnent l'histoire et combien aiment à communier au souvenir de nos aïeux. Il faut relire les annales du passé. Il faut ressusciter l'âme d'autrefois. Les musées régionaux contribueront puissamment à cette action patriotique, si nécessaire aux peuples qui veulent grandir et s'asseoir avec stabilité à la table des grandes nations.

L'ESPRIT DE MARCEL PROUST.—De même que ce n'est pas à un autre homme intelligent qu'un homme intelligent aura peur de paraître bête, ce n'est pas par un grand seigneur, c'est par un rustre qu'un homme élégant craindra de voir son élégance méconnue. Les trois quarts des frais d'esprit et des mensonges de vanité qui ont été prodigués depuis que le monde existe par des sens qu'ils ne faisaient que diminuer, l'ont été pour des inférieurs. Et Swann, qui était simple et négligent avec une duchesse tremblait d'être méprisé, posait, quand il était devant une femme de chambre.

CHRONIQUE MUSICALE

LA TRILOGIE VOCALE

PAR XAVIER MERCIER

de l'Opéra Comique de Paris,
et directeur de l'Institut de l'Art
Vocal de Québec.

Lors de mon article paru dans la "Musique" en 1919 sur le classement et la pose de la voix, monsieur NAZAIRE LEVASSEUR m'avait suggéré d'en écrire un autre sur l'organe vocal ou je parlerais d'une façon plus spéciale et plus minutieuse de l'"ARTICULATION".

Je me rends donc à son désir, croyant faire œuvre utile auprès de ceux qui se destinent à l'art du chant. En effet l'articulation est un geste que l'on semble oublier ou du moins mettre au second plan: il est vrai que l'articulation seule n'est pas suffisante pour que la voix soit bien posée. Pour qu'une voix puisse être qualifiée bien posée, il faut y trouver ces trois gestes en PARFAITE UNION: ENONCIATION, EMISSION, et ARTICULATION; la RESPIRATION est le moteur de ces trois gestes fondamentaux de l'action vocale.

Les élèves les mieux disposés et les mieux doués éprouvent une grande difficulté à mettre en branle ces trois gestes à l'unisson, ce qui seul donne l'impression d'une voix bien posée: pourquoi? parce que notre énonciation est mauvaise: nous avons ce qu'on appelle la "BOUCHE MOLLE", la langue semble épaisse, ne pouvant se mouvoir avec rapidité. C'est donc toute une éducation à refaire.—le travail presque d'une génération, — pour habituer nos chanteurs à prendre la peine de bien articuler en énonçant bien.

Bien énoncer et bien émettre, c'est donner à chaque syllabe sa vraie COULEUR. Il faut donc travailler les voyelles a e i o u et les consonnes t—p—r—b; en effet elles se prêtent mieux et favorisent davantage l'énonciation, attendu que nous avons un appui pour les émettre. C'est un exercice de tous les jours et NECESSAIRE pour donner à la bouche, à la langue et à la mâchoire inférieure l'élasticité indispensable, afin d'attirer les auditeurs mêmes du fond de la salle et de chanter avec une énonciation distinguée: oui distinguée, je dis bien, car on entend plus souvent une énonciation et une émission pour le moins TRES COMMUNES. Ne perdons pas de vue que celui qui chante avec, à l'appui, ces trois gestes, chantera beaucoup plus longtemps: la voix conservera mieux sa JEUNESSE et sa FRAICHEUR.

Le mal vient de ce que nous prononçons fausement: les syllabes qui doivent être rigoureusement FERMEES sont OUVERTES et de là le chant reste sans couleur. C'est pour moi le travail le plus pénible que de faire entendre et saisir la différence de ces deux émissions. Faites un effort de la bouche et des lèvres comme si vous vouliez vous faire comprendre sans prononcer un mot, votre bouche deviendra expressive: alors si vous chantez avec cette bouche expressive, le chant sera goûté et entendu de tous.

Ce résultat ne peut pas s'obtenir en un jour: c'est un travail constant et régulier, c'est même pour la plupart une phonation à refaire, une rééducation de notre façon de prononcer.

Voyez l'élève à l'étude: IL s'applique à prendre la bonne phonation; mais aussitôt qu'il n'est plus surveillé, il retourne à son ancienne manière de prononcer. Comme exemple, vous entendez ma a au lieu de me; le é (accent aigu) demande une grande élasticité de la bouche, de la langue et même de la mâchoire; c'est pour cette raison que é (accent aigu) est généralement prononcé è (accent grave); jamais devient jamà; éternelle, éternalle; terre, mère prennent aussi deux a: terra, mera et ainsi de suite. Il faudrait, pour ainsi dire, reprendre, presque toutes les syllabes. Pour la plupart des élèves, je puis faire d'avance, sans les avoir entendus, les corrections de phonation, connaissant le point faible général.

Sans doute vous avez eu l'occasion d'entendre les chanteurs au lutrin dans les campagnes: quelle énonciation et émission détestables!..... Et franchement ceux des villes valent-ils beaucoup mieux. Que de sons ouverts encore là..... que d'empâtement et de mollesse..... Que de résonnances à l'anglaise! car on sait l'anglais et il faut bien que tout le monde en soit averti. Si au moins les auditeurs pouvaient comprendre quelques mots! Est-ce du français? de l'anglais, du latin, de l'hébreu? doivent-ils se demander souvent..... Si de plus on se préparait un peu avant de chanter; si quand il s'agit du latin, on en lisait un peu ou s'en faisait donner la traduction, afin de savoir ce que l'on dit.

Pourquoi au lieu du va vite ordinaire, ne pas prendre le temps nécessaire pour bien apprendre et bien rendre un cantique: c'est à dire avec une belle énonciation et une correcte émission de voix variant de couleurs? Je sais que plusieurs ignorent ce que je veux dire en prononçant ces dernières paroles: ils sont bien heureux, ceux-là!

Un chanteur doit avoir un peu d'amour propre, le désir de faire le mieux possible avec les moyens que le Créateur lui a donnés, et puisqu'à l'église il chante pour son DIEU, il ne ferait que son devoir en y mettant toute la préparation nécessaire.

Je ne puis mieux faire que de féliciter monsieur JOSEPH DUMAIS pour la campagne qu'il vient d'entreprendre en faveur de la phonation propre à la langue française, celle qui donne leur vraie couleur à chaque voyelle, à chaque consonne, à chacune des syllabes dont les nuances varient suivant leur agencement. Nous avons TOUS à y gagner et pour ma part j'applaudis très sincèrement à ce mouvement qui rendra un grand service à la jeunesse. Celui qui possède une VOIX—et en parlant ainsi j'entends une voix dont l'échelle peut atteindre deux octaves sans avoir fait d'études,—si le timbre en est beau et chaud. CELUI-LA peut aspirer à une belle place dans le monde artistique: cependant il faudra qu'il fasse des études pour conserver la dite-voix. Une personne me disait un jour (et beaucoup pensent comme elle) qu'elle n'avait pas besoin de travailler son organe, qu'elle avait une VOIX-NATURELLE..... HELAS!!! il n'y a que les artistes qui font carrière dont la VOIX n'est pas NATURELLE et qui étudient pour ainsi dire TOUTE LEUR VIE. Même chez les personnes qui n'ont qu'une toute petite voix, une échelle très courte, cette voix peut se développer et VOUS arriverez à chanter très convenablement. LA voix gagnera en longueur: elle pourra s'allonger d'une TIERCE et quelques fois même d'une QUINTE. Seulement entendons-nous: il y a un chemin à suivre si vous voulez augmenter l'échelle de cet organe: c'est en appliquant les trois gestes dont je parle plus haut: ENONCIATION, EMISSION, ARTICULATION; si vous prenez une autre méthode, soyez sûr que votre voix CHEVROTTERA avant longtemps. Des élèves se sont présentés chez moi dont la voix avait à peine un octave: après quelques mois d'études cette même voix avait gagné une quinte en étendue. Cette expérience se fait tous les jours.

Dans cet ouvrage, je ne parle pas du tempérament qui est une qualité aussi rare que la voix, c'est-à-dire une voix longue et belle de sonorités: il faut à l'ARTISTE du théâtre une VOIX LONGUE, CHAUDE ET SERVIE PAR UN BON TEMPERAMENT.

Il y a deux sons qu'il ne faut pas confondre: le son serré qui devient guttural et le son pincé qui se trouve pour ainsi dire sur les lèvres. Le premier est mauvais; le second peut rendre de grands services, car c'est un GESTE QUI VOUS PERMETTRA D'ATTAQUER EN VOIX LIBRE. Les élèves donnent facile-

ment un son serré au lieu de pincé; et si vous leur demandez de bien articuler, invariablement, ils poussent sur la voix: cette dernière devient cotonneuse et il s'ensuit une perte de souffle. Comme nous l'avons vu plus haut, c'est donc à l'énonciation qu'il faut avoir recours en premier lieu, parce que c'est le point de départ. Il faut ensuite enrayer les sons ouverts; s'il est d'obligation d'entendre ces derniers sons que ce soit dans les chansons de la rue ou de la taverne. Avec une bonne ENONCIATION, en évitant de prononcer ouvert, vous arriverez facilement à obtenir une bonne EMISSION; ajoutez à cela une articulation nette, et votre voix se placera sans aucune difficulté. Si alors vous chantez avec STYLE, vous pourrez satisfaire les plus délicats. CEUX QUI CONNAISSENT L'ART DU CHANT. (??)

Nous avons entendu il y a quelque temps les chanteurs des BASILIQUES ROMAINES et de la CHAPELLE SIXTINE: nous sommes revenus émerveillés de cette séance de polyphonie sacré. RIEN de ce souffle uniformément brutal de nos jours, rien non plus qui soit laissé au hasard: c'est un dessin dont on distingue les plus lointaines perspectives. Cette musique n'est pas l'esclave de la mesure: elle s'en sert ou plutôt s'en affranchit pour revenir au rythme essentiellement pur, avec une polyphonie extraordinaire de liberté, un son UNIQUE, une énonciation et une émission UNIQUES ce qui fait un mariage de sons des plus harmonieux.

Nous pourrions avec de la bonne volonté arriver à former ici un chœur bien discipliné; un bon directeur se donnant la peine de prendre chaque membre en particulier et de lui faire pratiquer la phonation sur chaque voyelle et syllabe: voilà ce qu'on ne trouve pas ICI. Les élèves ensuite réunis, vous seriez surpris du résultat obtenu: homogénéité parfaite due à la même émission, même énonciation, et même articulation générales. J'ai la ferme conviction qu'avec ce procédé, nous arriverions à former une ASSOCIATION CHORALE dont nous serions FIERS.

J'ai eu l'occasion d'entendre, il y a quelque temps un jeune LAUREAT, qui avait conservé 90 points sur 100 (c'est presque la note: AVEC GRANDE DISTINCTION). Après l'avoir écouté, je me demandais pourquoi et comment il avait eu un pareil succès. La voix était JOLIE, mais tirant dans l'aigu, attaquant en dessous, avec des portamenti à profusion: les sonorités étaient plutôt grosses dans le médium et faibles à l'aigu, on eut dit deux voix différentes. En plus une mauvaise énonciation, une émission incertaine, une articulation molle, à ne distinguer le français du latin: ET 90 POINTS POUR TOUT CELA! Mais alors sur quoi se base-t-on pour donner ces récompenses? Entendons-nous: je ne veux pas dire que pareille voix ne vaut rien: mais il lui manque l'ESSENTIEL: ELLE N'EST PAS POSEEE. Que prisent donc par dessus tout nos examinateurs est-ce le solfège, la théorie, l'histoire, l'harmonie, etc....? Mais nous semblons en ce cas mettre au quatrième plan ce que je disais plus haut, poser la voix d'abord. Cette voix donc n'est pas assise et voilà un sujet qui peut-être prendra son vol vers l'Europe pour y parfaire ses études: ce n'est pas parfaire ses études qu'il faudrait dire mais les refaire et ce pauvre élève a la tête tellement enthousiaste avec son 90% devant les yeux qu'il s'imagine n'avoir plus rien à faire ni à apprendre. VOILA A MON POINT DE VUE LES RATES DE L'AVENIR. Car enfin j'espère bien—comme je l'ai déjà dit d'ailleurs—que le gouvernement ne verse pas des sommes considérables pour envoyer à Paris des sujets qui ne pourront apprendre ce des romances et la chansonnette. Ne leurrons personne et ne pleurons pas nous-mêmes. Quand ce sujet se trouvera en face du travail qu'il doit s'imposer, s'il a conscience de ce qu'il sait plutôt de ce qu'il ne sait pas, il prendra peur en songeant qu'il doit tout refaire s'il veut percer, se faire une place dans le monde artistique; et ce monde artistique à Paris est toute une population. Quand il se verra en lutte avec des artistes de valeur, il reculera comme devant un obstacle insurmontable. A mon humble avis, les sujets que nous envoyons là-bas devraient y séjourner quelque temps: car on ne forme pas

un artiste en deux années, et ceux qui y sont allés ne me contrediront pas sur ce point. Que fait-on dans deux ans: avouez-le: bien peu de chose. Il faut vivre le plus longtemps possible au milieu de cette atmosphère artistique, être en relation avec les étoiles et les maîtres et échanger des opinions; on y apprend toujours quelque chose. Il faut paraître en public en certaines occasions, s'habituer à supporter la critique: cette critique par des gens compétents nous rend de grands services. Si ces sujets étaient libres de rester à Paris après les deux années d'étude, ils pourraient se manifester devant les foules et par le fait même se subvenir à eux-mêmes par leur propre talent. Vous me direz peut-être: "Comment voulez-vous qu'ils arrivent à se faire une place?" Mais je répondrai que d'autres devanciers ont fait cela déjà, sans fortune ni bourse du gouvernement, n'ayant à leur actif qu'une bonne dose d'énergie et peut-être du talent. Il n'y a rien d'impossible. Il faut vouloir et être prêt à tous les sacrifices; il faut souffrir pour devenir artiste: tous ont passé par cet étroit sentier; la devise est: je veux et non je voudrais.....

Les journaux de Paris m'apportent des articles très élogieux à l'égard de monsieur Léo-Foi Morin: ce vi-là n'a pas eu peur du travail, il a dû dire: "Je veux arriver" et je l'en félicite bien sincèrement.

Parce que si j'insiste peut-être plus qu'il n'est convenable: le professeur devrait corriger la phonation des élèves, de ceux surtout qui ont chance d'aller en Europe, surveiller leur énonciation, émission et articulation. Voyez ce boursier qui à Paris prononcerait: aman pour amen, San Sauveur pour Saint-Sauv (ô) veur et ainsi de suite: cela est ou serait grotesque; je ne puis trouver d'autres qualificatifs pour exprimer ma pensée. Est-ce la faute des élèves, des professeurs ou des juges? Ce problème reste à étudier; mais je vous préviens que si nous persistons à garder nos défauts, notre succès sera mince au point de vue vocal. Nous avons des exemples pour appuyer ce que je viens de dire: des sujets sur lesquels nous fondions de grandes espérances et dont l'horizon ne dépasse pas la romance.

En France, on supporte mal l'accent du midi, au théâtre aussi bien qu'au concert. Et soyez persuadés que l'aspirant de chez nous se verra forcé bon gré malgré de laisser son accent canadien à l'arrière de la scène: j'en sais quelque chose; j'ai dû moi-même abandonner mon accent, non pas à la porte du théâtre, mais dans ma chambre du dimanche: et ça n'a pas été un petit travail d'en prendre un meilleur. Je n'accuse personne, mais je crois avoir l'autorité nécessaire pour me prononcer: soyez sûrs qu'il y a manque de compétence quelque part.

Le chanteur n'est pas tenu de faire sa rhétorique ni sa philosophie, pas plus que de connaître le contre-point ou la fugue: ce qu'il lui faut, c'est une voix et une notion du solfège qui lui permette de lire facilement: voici deux choses essentielles pour le chanteur. S'il est bien doué physiquement, s'il prononce son français d'une manière correcte: tant mieux! qu'il ait du courage et de l'énergie, parbleu! S'il n'arrive pas à se faire une place à Paris avec ce petit bagage, je lui conseillerais de changer d'étoile: la sienne ne vaut rien.

Par conséquent, ne serait-il pas préférable que le sujet qui se destine à de grandes choses dans l'art du chant fit de suite ici les études nécessaires, consistant d'abord à refaire sa phonation, à bien émettre ses sons et à articuler fortement. On dirait plutôt que l'on préconise cette phonation contraire à la vérité, et par exemple, ce grossissement des sons graves avant la maturité. Nous avons de cela des exemples sous les yeux. La voix devient vieille avant l'âge, avec une tendance au chevrottement; elle perd vite tout charme et toute clarté. Mais pour pouvoir apprendre à l'élève la bonne phonation, il faut que le professeur sache lui-même faire la différence entre les sons ouverts et les sons fermés en donnant à chaque syllabe sa propre valeur ou couleur. De cette façon nous pourrions former des sujets capables de débiter dans un théâtre de France après six ou sept mois de stage à Paris.

Un artiste parisien me disait il y a quelques temps, après avoir

entendu deux de mes élèves: "Voilà deux sujets qui sont prêts à faire leur début chez nous et j'espère que vous nous en donnerez encore."

Lorsque j'assistais à un concert, je suis toujours surpris de constater que les artistes dont l'émission est sourde et relâchée, voix sans timbre et ne portant pas plus loin que la rampe, ont souvent l'approbation du public. Pourquoi cet état de choses? Parce que notre éducation est à refaire au point de vue du chant; nous nous sommes laissés tromper par des appréciations américaines qui ne sont que du bluff; tout l'art américain se borne au piano automatique et au phonographe. Nous sommes latins et notre goût est d'essence trop raffinée pour se laisser influencer par des gens qui ne sont pas artistes le moins du monde. Si l'art souffre à mourir, c'est grâce à eux. Je sais d'avance que quelques-uns me jetteront la pierre, mais les cailloux ont le même effet sur moi que l'eau sur le dos d'un canard; on peut m'en jeter autant que l'on voudra: cela ne me fera pas oublier les bourdes que j'ai entendues quelquefois. Par exemple une jeune fille de 38 ans m'affirmait que son professeur lui avait dit (il était de Montréal celui-là) de ne pas travailler son aigü, que les notes élevées viendraient avec l'âge. Connaissant son baptistère, je lui répondis simplement: "Mademoiselle, il serait peut-être temps de vous en occuper."

Une voix peut s'allonger au moins d'une tierce et même d'une quinte, et pour preuve prenez la peine de consulter tel ou tel ouvrage compétent qui traite de la question. Ceux qui persistent à soutenir le contraire s'avouent par le fait même d'une ignorance impardonnable.

Une comparaison, si l vous plait. C'était à Lyon, en juin 1923. J'avais été invité par les membres du jury à prendre place parmi eux, pour le concours d'Opéra. Il y avait entre autres au programme le 4ème acte des Huguenots. Le ténor qui tenait le rôle de Raoul-de Nangis, un jeune, n'avait pas attendu d'avoir ses quarante ans pour att. indre ses notes élevées. Avec une voix riche et ample il chanta toute cette scène, qui demande aussi beaucoup de jeu à la satisfaction de tous. Pour terminer il lança le contre ré bémol riche de sonorité avec une très grande facilité. La salle du théâtre était archi comble et le public lui fit une ovation. Il décrocha un premier prix, ce qui n'était que juste. Voilà une récompense qui ne se paie pas avec un billet de 10 ou 20 dollars: c'est le résultat d'un travail sérieux avec des maîtres compétents

Au début de ce petit travail, mon intention était bien arrêtée de ne parler que des trois gestes phonétiques. Mais je me vois entraîné à mentionner un autre geste qui a pourtant une importance capitale: je veux dire la respiration. La respiration que l'on appelle ingénument abdominale n'est autre que la respiration diaphragmatique et sur cent professeurs de chant, je ne me tromperai pas beaucoup en disant qu'il y en a 99 qui préconisent cette dernière respiration. Or pourquoi cet entêtement puisqu'il est mauvais, voire même mortel?

N'oublions pas que le professeur de chant fait de la physiologie quand il explique les différents modes respiratoires, mais encore faut-il, comme je l'ai déjà dit ailleurs, qu'il soit d'accord avec les physiologistes. Le professeur de chant doit se conformer au mode respiratoire que nous recommande la science, sinon il risque de compromettre la carrière de beaucoup d'artistes, et le pauvre élève est là qui fait de grands efforts pour prendre sa respiration, encore plus pour la garder.

J'ai pour habitude de ne jamais ennuyer l'élève au sujet de la respiration, si elle est bonne. Pourquoi? puisqu'il respire bien, et que son expiration est bonne, qu'elle se fait graduellement, qu'il n'y a pas de dépense inutile?

Nous savons que le mode respiratoire change suivant les mouvements de notre corps. Par exemple, si vous êtes debout, il n'est pas le même que si vous êtes couché: Si vous levez un bras, ou les deux, ce sont là des changements de modes respiratoires que le professeur de chant devrait connaître. Disons-le

pendant, cette connaissance peut être inutile, car au fond il n'y a qu'un qui réponde à tous les mouvements sans aucun changement; c'est la respiration la plus simple et la plus utile. C'est-à-dire celle de l'ampliation thoracique. Avec cette respiration vous pourrez chanter debout, couché, etc.

Mais cette respiration, il faut savoir en donner soi-même des exemples, dire comment elle doit se pratiquer, car ceux qui respirent mal éprouvent de grandes difficultés à comprendre comment se fait l'ampliation du thorax.

A l'apparition de l'article dont je parle plus haut, publié dans "La Musique", en 1919, on m'a injustement critiqué, reprochant à cette revue de laisser passer des inexactitudes grossières. Et voilà que "Comcedia" de 1920 imprimait aussi des inexactitudes semblables signées de R. Hahn et M. Tenroc. Or ces articles, les leurs et le mien, se ressemblent étonnamment. Il est vrai que le mien est moins littéraire mais il veut dire la même chose, et c'est très heureux qu'il soit venu le premier: Autrement on m'accuserait d'avoir copié.

Voici ce que disait M. R. Hahn:

"Le chant est le seul art dont les représentants ne se donnent pas le peine d'apprendre les éléments essentiels," et M. Tenroc de continuer: "C'est ainsi que pullulent à Paris et ailleurs les ratés, les empiriques, les navets à qui la plus élémentaire justice devrait réserver le même châtement qu'aux rebouteurs, manipulateurs d'onguents et dislocateurs de membres. Les uns se paient de théories stupides sur la gymnastique du diaphragme, des côtes et des cavités de la tête; celui-là parle de supprimer la glotte, coupable de donner la voix glottique. L'anarchie complète règne dans la physiologie de l'émission que les uns veulent nasale, les autres palatale ou labiale disposant au hasard de l'abaissement du larynx les sons de poitrine; faisant passer l'aigu derrière la tête, et autres balivernes. Celui-ci défend au chanteur de respirer par la poitrine, sous prétexte que les oiseaux respirent par le diaphragme. Tous ces empiriques n'ont d'autre souci que de se singulariser par la réclame d'une originalité soi-disant pédagogique, et d'attirer par le bluff d'un système excentrique les naïfs et les crédules.

"Bref, si l'on peut admettre la liberté de l'enseignement du piano et d'autres instruments, il est inadmissible qu'on l'autorise pour le chant, car l'instrument vocal et physiologique fait partie de l'organisme humain: sa culture, comme disait à l'Académie de médecine, le professeur Dieulafoy, doit être 'physiologique.'

Voici ce que dit M. Victor Morel:

Vous paraissez soucieux de l'importance du "coup de glotte" et de l'emploi de la "voix de poitrine". Bien que le premier ait été prôné par Garcia et Fouré; bien que Duprez ait illustré le second, laissez-moi vous assurer que vous faites à ces pratiques un bien gros honneur en les poussant au premier rang. En ce qui concerne le "coup de glotte", si l'on veut y voir une pratique doctrinale systématique pour l'attaque des sons, je pense alors qu'il s'agit là d'une manœuvre technique fâcheuse et d'ailleurs dangereuse. Toutefois, force m'est d'ajouter que ce procédé peut trouver son emploi légitime mais passager, à l'occasion de certaines obligations techniques, telles que notes piquées, par exemple. C'est question de jugement et d'observation de la part des maîtres. Il faut tenir compte de certaines conformations individuelles. Mais pour la plus grande majorité des cas, j'estime qu'il y a lieu de respecter les limites naturelles de ce qu'il convient d'appeler "Les registres vocaux". Les exigences essentielles de notre art sont d'ordre expressif. Il faut partir de là pour construire et imposer la technique qui permette de les satisfaire.

"Musicalité stricte et compréhensive; expression vocale et mimique juste et complète: telles sont les dominantes synthétiques de toute interprétation."

"M. Salignac prétend que le coup de glotte si prôné au temps

de Faure, si honni depuis, a rendu des services extraordinaires pour certaines voix et dans certains cas. Quant à la voix "de poitrine" elle est admise spécialement pour les contraltos. Toutes les grandes cantatrices de cet emploi en tiraient de merveilleux effets. C'est son abus et son mauvais emploi qui sont pernicieux."

Nous trouvons ailleurs l'opinion de Mme Louise Grandjean dont la carrière lyrique est illustre et l'enseignement au conservatoire fertile en résultats. Voici ses réponses à certaines questions:

1o Unification de l'enseignement? Oui certes, son avantage est réel.

2o Diplôme? Utile en principe, sauf exception pour les artistes qu'une carrière a classés.

3o L'usage du son de poitrine dépend de l'âge du chanteur. Pour les élèves femmes, il y a danger de leur demander d'appuyer avant qu'elles aient acquis la résistance complète du souffle.

La base du chant, c'est le souffle, et c'est sur le souffle qu'un élève doit uniquement travailler. Plus tard, le danger disparaît quand le chanteur est physiquement formé et à condition de ne pas dépasser les registres. Le son en tête est la norme, le son de poitrine, l'exception que la discipline naturelle doit régler.

4o Le coup de glotte est nécessaire pour les chanteuses légères dans les attaques de sons élevés; il rend service à la justesse et à la douceur de la sonorité. La prudence est le guide, et l'accommodation en est à surveiller. Ne pas le confondre avec l'attaque de gorge."

Mme Filia Litvinne s'exprime ainsi:

"Pour chanter, il faut que l'instrument devenu docile se soumette sans effort à tous les caprices d'une volonté guidée par le sens et le goût artistique."

Que faut-il déduire de ces opinions diverses d'artistes de carrière sur l'enseignement du chant? sinon que le chant est l'art le plus difficile? comme le disait M. Vermare, un artiste en musique comme en sculpture. Cet enseignement exige des maîtres qui ont fait des études sérieuses, et qui ont l'expérience d'une longue carrière, et comme disait aussi Théatra: "Les professeurs de chant devraient être choisis parmi les artistes ayant un diplôme de l'état ou à leur actif une carrière théâtrale d'au moins quinze ans." Vous en voyez qui affichent de 6 ou 7 ans d'étude dans les conservatoires et qui n'en ont vu que l'entrée en passant. Ça ne coûte pas cher pour voir cela! N'allez pas les contredire: ils augmenteraient leur stage d'un an ou deux à chaque occasion. Demandez-leur quelle carrière ils ont faite; ils vous diront qu'ils ont joué un acte quelconque dans un opérelinat quelconque! Ce que c'est que le génie! On sait tout d'avance! Qu'est-ce à côté de cela que le simple talent, obligé, lui, de tant travailler, et si longtemps, pour apprendre quelque chose!

Avant de terminer, puis-je me permettre encore quelques lignes afin de répondre à certaines petites attaques mesquines à notre égard; je dis "à notre égard" car ma femme, Mme Jeynevald, premier prix de chant de conservatoire, fait aussi du professorat depuis notre retour d'Europe. D'abord, on nous avertit bénévolement que nous ne pouvons pas enseigner le chant pour la bonne raison que nous ne donnons pas de leçons de solfège. Voilà! Mais alors, qu'on me nomme un professeur de chant, de technique vocale, ayant une expérience de quelques années de scène, et qui enseigne le solfège. Pas aux Etats-Unis, certainement, et je n'en connais pas en France. Aussi bien aux Etats-Unis, qu'en France, les conservatoires ont des professeurs pour chaque branche d'enseignement.

Voyez-vous un professeur de philosophie enseignant les lettres aux enfants, ou bien un professeur de contre-point et de fugue, donnant des leçons de solfège.

Apprendre à lire, et apprendre à déclamer comme Albert

Lambert, sont deux enseignements bien différents; de même apprendre le solfège, et apprendre à chanter, et ceux qui soutiennent le contraire font preuve de mauvaise foi, ou d'ignorance.

Combien de fois à la classe d'opéra à Paris, lorsque les élèves ne savaient pas leur morceau, Bouhy leur disait: "Allez l'apprendre et vous viendrez vous faire entendre."

Il ne se donnait même pas la peine de nous l'apprendre; il fallait le savoir par cœur et en mesure.

Mais à propos, mes élèves, dit-on "ne chantent pas en mesure". C'est peut être parce que j'ai chanté pendant plus de 20 ans avec accompagnement d'orchestre, sous la baguette de maître tel que Messager, Kahm, Flon, Sir Henry Wood, Mancirelli etc., pour n'en nommer que quelques-uns et non les moindres. Lorsqu'un de mes élèves ne chante pas en mesure strictement dite, je lui conseille de prendre un professeur de solfège; et mieux encore lorsque nous préparons un élève qui doit prendre une part active dans un concert, nous nous donnons la peine de bien lui apprendre ce qu'il a à chanter.

Mais même alors, qu'on ne se hâte pas trop de juger, c'est-à-dire de condamner. Quelqu'un me disait un jour: "Mais ce passage n'est pas chanté en mesure, et pourtant ce n'est pas le premier venu," je lui répondis que c'était un récitatif; qu'on donne aux récitatifs l'impression de la mesure, mais qu'il faut avant tout les déclamer, y faire ressortir les accents forts. Nous ne sommes plus au temps des récits débités à l'italienne, parlés pour ainsi dire. Il reste encore quelques rôles du vieux répertoire où l'on a conservé cette habitude, comme les récits de Don Juan qui sont chantés très vite et presque sans appui. Aujourd'hui nous en sommes à la large déclaration. Figurez-vous un ténor qui dirait les récits de Guillaume Tell: "Ne m'atandonne pas, espoir de la vengeance," tels qu'ils sont écrits en mesure; il ferait rire de lui par les connaissances! Les connaissances, il est vrai, sont assez rares. Un monsieur, par exemple, écrit son impression sur un chanteur, à l'Auditorium: "Ecoute-moi, dis-t-il à une personne placée derrière lui, écoute-moi cette belle demi-teinte". Eh bien! ce n'était pas une demi-teinte. Appelons les choses par leur nom: ce passage était en voix relâchée ou du fausset. La vraie demi-teinte, qui vitre, n'est pas chose facile. Toutes ces notes fines, comme on dit si bien, sont très faciles à faire; ce qu'il faut apprendre à faire c'est la vraie demi-teinte. Vous seriez surpris si je vous donnais des noms très vécutte dont les notes aigues ne sont que du fausset. Mais faites vibrer la corde sur une demi-teinte ou un quart ou un huitième de teinte ou vous m'en donnerez des nouvelles, s'il vous plaît.

Un dernier point, et assez délicat, je le reconnais: les honoraires ou le tarif. Voici les différents prix pour les différents cours de l'Institute of Musical Art de New York, sous la direction de M. Franck Damroche.

Le chant (comprenant la pose de la voix, les vocalises et l'interprétation.)

	Chant	\$250 pour dix mois.
	Instruments	\$150.
Cours	Intermédiaire	125.
	Pré aratoire	100.
	Théorie	75.

On voit que le cours de chant ne comprend pas le solfège. On voit aussi que ce cours est plus rémunéré que les autres. En France, le tarif doit être plus élevé encore. En tout cas, chez mon professeur Bouhy, je payais la leçon d'une demi-heure 25 francs; mon ré-étteurs et metteur en scène, M. Valdejo, 12.50 francs la demi-heure. M. Cognet 5 francs l'heure pour la théorie, etc. Coûte que coûte, j'ai dû passer par la filière comme mes professeurs avaient fait eux-mêmes, car, là-bas, on se méfie des maîtres improvisés.

LE FORT DE CHAMBLY

A propos d'une suggestion faite par M. L.-J.-N. BLANCHET, conservateur de cette vieille relique historique.

Nous recevions, voilà quelques semaines, la lettre suivante, qui s'explique par elle-même, de M. L.-J.-N. Blanchet, le patriote et dévoué conservateur du Fort de Chambly :

Il m'est agréable de porter à votre connaissance, l'idée conçue d'ajouter à notre Musée une salle spéciale où l'esprit canadien sera à l'honneur.

Le vieux fort de Chambly où il est passé 46,876 visiteurs au cours de l'an dernier, semble, à notre avis, un endroit idéal pour mettre en relief les travailleurs de la pensée..... au milieu des souvenirs des héros. Les uns tout comme les autres, ne sont-ils pas les édificateurs de la nation canadienne ?

A cette fin, le concours des bonnes volontés est indispensable. Artistes-peintres, sculpteurs, femmes et hommes de lettres, musiciens, tous sont instamment invités à composer cette couronne de laurier canadienne, qui ne pourra que faire aimer et apprécier davantage l'esprit français du Canada.

Il est donc demandé à chaque auteur de faire parvenir deux volumes de chacune de ses œuvres publiées; de plus, l'envoi devrait être accompagné d'une photo autographiée de l'auteur. La photographie sera apposée au mur et ornée d'une gerbe de feuilles d'érable, tandis que les livres seront déposés dans des vitrines spéciales.

A cette occasion, il nous semble utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs, les grandes lignes de notre histoire, suggérées par l'historique de l'une de nos plus précieuses reliques "du temps des Français" ce vieux Fort de Chambly, érigé en 1665, détruit en 1702, reconstruit en 1711 et abandonné en 1847. L'indifférence et l'apathie le laissaient tomber en ruines, lorsque en 1880—M. Joseph A. Dion, un patriote modeste consacra ce qui lui restait d'années à vivre à empêcher ces ruines de s'effondrer et même à les restaurer dans la mesure que lui permettaient ses forces physiques et ces trop modestes ressources.

Les notes qui suivent sont fournies par le successeur de M. Dion le conservateur actuel du Fort de Chambly, M. L.-G.-N. Blanchet, dont nous venons de lire une lettre, et qui continue avec sollicitude l'œuvre ingrate mais méritoire de feu J.-O. Dion.

Voici les notes de M. Blanchet :

La Nouvelle-France était née d'un souffle d'idéal et d'une pensée de foi vive.

Tels des carillons chantant des "Te Deum" d'action de grâce, l'écho des coups de haches se choquant sur les nœuds des géants de la forêt vierge, arrivait aux oreilles des Peaux-Rouges aux épaules, dont la face faisait contraste à l'écorce du bouleau protecteur.

Tombés les uns après les autres, les arbres étaient transformés en pieux. Les grands blessés étaient dépouillés de tous leurs ornements, et une fois mis à nu étaient placés en rangs serrés..... pour servir de remparts entre la civilisation et la barbarie de l'époque.

Après l'exécution de ces opérations, le sol offrait des formes jolies, que plus d'un amoureux terrien brûlait d'envie de cajoler afin de faire sortir du sein de la terre nourricière le doux froment indispensable à la subsistance de l'être humain.

En aval du plus royal des monts, sous le dôme des cieux, une forme se dressait : comme un tabernacle enfermant l'Espèce-Sacrée, le premier fort de Ville-Marie abritait des germes suffisants pour former une grande, une forte et belle race, qui prenait racine à côté de l'érable canadien.

* * *

En moins de vingt-cinq ans, le rameau avait tellement grandi, en dépit des épreuves, qu'il fallut orner la ville de Marie d'un ceinturon digne d'une reine.

Au mois d'août 1665, des fruits de la vigne de France parsèment les bords du grand fleuve.

Des compagnies du régiment de Carignan-Salières sont postées à Sorel, à l'île de Sainte-Thérèse et au pied du Sault-aux-Iroquois, où le capitaine Jacques de Chambly commande trois cents soldats en dentelle, mais tous hommes au cœur chaud et généreux, au courage inépuisable et possédant une loyauté à toute épreuve.

La petite troupe est au travail, l'épée au fourreau, le fusil en bandouillière et la hache à la main..... tandis que le Père Chaumonot de la compagnie de Jésus..... élève vers le ciel son crucifix et implore du Très-Haut la protection que méritent les serviteurs de la foi et les missionnaires du doux verbe de France.

A la Saint-Louis, vingt-cinq août, le premier Fort de Chambly est terminé et la Robe-Noire préside au premier sacrifice divin dans ce nouvel écrin de perles historiques de notre vie nationale.

Je n'entreprendrai pas de faire ici l'histoire de Chambly, car, il me faudrait écrire un cours complet de l'histoire du Canada. Mais, qu'il me soit permis de tracer quelques dates..... comme des fleurs jetées en touffes..... et que tout-à-l'heure, nous ramasserons pour en faire un bouquet à être déposé au pied de l'un des plus beaux autels de la Patrie.

1609.—Samuel de Champlain est le premier visage pâle à fréquenter la région.

1665.—Des bûcherons gentilhommes érigent un foyer dont la clarté de l'âtre marque un astre nouveau dans le firmament Canadien.

1689.—Ville-Marie et Chambly sont unis par une route carrossable. A chacune des extrémités de ce long trait-d'union, le commerce bat son plein. La construction de maisons et de granges au large grenier a été bonne. Les sillons dans les champs offrent un dessin au soleil rayonnant, le doré de la moisson semble être l'apothéose du rêve de Talon..... Mais le coloris est trompeur..... la moisson continue sans doute, et quelle moisson ! la moisson des sacrifices sanglants.

M. du Plessis, commandant au fort de Chambly, succombe à la tâche. Le vieux fort brûle, le crépitements des pieux enflammés est le seul bruit qui se fasse entendre; ces Défenseurs du Fort, dont la figure reflète la tragédie de l'heure, et leurs corps mouvants prennent l'allure de martyrs expirant pour une noble cause.

Les hordes sauvages, vainqueurs d'une partie inégale, déferlent par les avenues que les soldats-colons avaient tracées, et mettent le feu aux épis d'or dont les cendres sèment la désolation. Cet événement fut le prodrome qui eut pour dénouement.... le massacre de Lachine et l'incendie de plusieurs paroisses de la région de Montréal.

1691.—A de Varennes, une pensée pour sa victoire à La Bataille. (La Bataille est située sur la route Laprairie-St-Jean).

1702.—Tout est consumé, le fort de Chambly n'est plus.

1709.—Dans une des salles du séminaire des Messieurs de Saint-Sulpice, monsieur de Ramzay a convoqué tout le corps dirigeant du gouvernement de Montréal.

En raison des bruits de guerre venant de la Nouvelle-Angleterre l'on étudia les mesures de précautions à prendre pour se préserver contre une nouvelle civilisation.

Un jour, sur la place publique de la grande cité, le clairon a sonné l'appel. La foule s'y est rendue avec précipitation et elle apprend la proclamation d'une corvée..... qui veut dire..... que chaque citoyen du gouvernement local devra se rendre à Chambly et y donner huit jours de travail.....

1711.—Le fort en pierres est terminé. Il était temps. Les plus beaux spécimens de la race anglaise glissaient sur un terrain d'argile. Il n'y avait qu'un frein possible pour arrêter cet élan. M. de Ramzay sut le trouver sans mystère. Il avait sa cousine—Jeanne LeBer—dont la façon de broder atteinait le grand art. Mademoiselle LeBer possédait une bannière sur laquelle elle avait brodée une prière à Marie. M. de Ramzay emprunta cette bannière, qu'il fit placer à la tête de ses troupes et, l'âme confiante, l'armée française marchait sur les avenues de Chambly dans la direction de la quarante-cinquième ligne.

Les demoiselles de Ville-Marie se mirent en prière pour que la Providence favorisât les armées qui marchaient sous l'étendard de la Reine de la céleste Patrie. Le moment était solennel.

Au moment de la rencontre, les Saxons sonnèrent la retraite, et les Francs demeurèrent seuls sur la colline.

Quelques jours plus tard, la nouvelle arrivait qu'au moment de croiser le fer les Anglais apprirent que le golfe St-Laurent leur avait pris trois mille vies en plus de plusieurs bateaux de guerre. Comme les Anglais sont pratiques, ils résolurent de ménager les vies qui leur restaient afin de combler les vides que le Maître de toute chose avait permis.

A un tel miracle d'une double portée les jeunes filles de Ville-Marie furent reconnaissantes: elles firent ériger une chapelle en l'honneur de Notre-Dame-des Victoires. Cette petite chapelle était située tout à côté de la petite église de Notre-Dame-de-Pitié, qui fut démolie pour ouvrir le boulevard Saint-Laurent.

Québec en cette circonstance se mit à l'unisson de la pensée cultivée à Ville-Marie, et le nom de la chapelle québécoise de Notre-Dame de la Victoire fut changé en celui de: Notre-Dame des Victoires.

1758.—Le fort est honoré de la visite de Montcalm et ses compagnons, qui y résident quelques semaines.

A Sainte-Foy, il y avait des gars de Chambly! A l'île Sainte-Hélène parmi les drapeaux brûlés par le superbe héros de Lévis il y en avait qui venaient en droite ligne de la forteresse de Chambly où logeait le fameux régiment Royal-Roussillon.

1763.—Le corps d'un peuple était défiguré, tandis que son âme immortelle demeurait inébranlable au service de la parole de vérité pratiquée par les Missionnaires, nobles serviteurs du Dogme.

1775.—Les occupants du fort cèdent la place à l'envahisseur, mais la population reste loyale au serment d'allégeance consenti douze années auparavant.

1812.—Un résidant de Chambly, le Léonidas canadien, de Salaberry va mesurer sa force et son courage sur les champs de bataille de Chateauguay. Une fois encore, le drapeau des "Croix-Unies" qui reconnaît les libertés de ses sujets qui se respectent, est maintenu haut et ferme devant la nation qui a juré sa mort sur ce continent.

1837-1838.—Je m'excuse de n'avoir pu me procurer de l'encre d'or pour écrire cette partie de mon travail, dont je sens toute l'insuffisance pour chanter comme il le faudrait la grandeur de ces Héros dont l'idéal était ce qui avait de plus élevé dans l'Empire Britannique. Le Gouvernement de Londres a d'ailleurs reconnu la valeur de ces Latins et donné raison aux serviteurs éclairés qu'ils étaient..... en amendant la Constitution anglaise et en nous donnant l'Acte de la Confédération.....

Le vieux donjon du fort de Chambly fut un des moules où fut incarné l'esprit de liberté, sous la figure des Patriotes.

1847.—Les troupes en garnison à Chambly sont transférées à Saint-Jean, P. Q., et le Fort est abandonné.

* * *

Le temps, qui ne fait jamais machine en arrière, avait pratiqué sa marche sur une longueur d'un quart de siècle. Du grand et beau corps robuste des anciens jours, il ne restait plus du "Fort" qu'une masse difforme à la face toute ridée, les yeux crevés et la bouche vide. Les voleurs du temple avaient pratiqué le vandalisme, et avec cette dernière opération la gloire menaçait de passer à l'oubli.

Pour les quelques personnes qui s'apitoyaient en répétant..... "Oh! notre vieux fort....." il y eut une réponse à ces lamentations.

Quand tout semble perdu
c'est l'heure des grandes âmes.

J.-O. Dion apparut avec toute l'énergie de ses trente ans. Il ne se lamentait pas, lui, il agissait et s'agitait..... si bien..... qu'avant que le temps pût marquer le tiers d'un siècle d'abandon, J.-O. Dion avait en son pouvoir ce qui lui fallut pour contester au Temps son œuvre néfaste sur le squelette de la relique chérie où s'était immolé le suprême sacrifice de la destinée d'une nation.

1880.—Dion est là au milieu des ruines comme dans un sanctuaire. Son âme, belle et bonne, son esprit élevé sont en contemplation avec le passé. Il reçoit la paix intime en communiant au souvenir des héros, des martyrs des grands morts. La destinée le consacre missionnaire du "Riche-lieu" s'il n'y a pas là de prédicateur pour annoncer le rôle du nouveau lévite, il n'en est pas moins vrai que Dion devra faire vœu de pauvreté avec son salaire de cinquante sous par jour.

A l'œuvre, Dion releva les pierres précieuses de la vieille forteresse et il le fit avec un culte de respectueuse religion. Il comprit avec enthousiasme que chaque pierre de ce noble héritage avait été touchée par les mains des Fondateurs, chaque pouce de terre avait essuyé l'empreinte des pieds de ceux qui défendaient la grande cause de l'établissement de la paix.

Dion fut le maître du culte du souvenir. Il fut instituteur enseignant aux enfants ce qu'un peuple doit à ses monuments historiques. Dion fut l'amoureux passionné de son œuvre..... sacrifiant les joies d'une union..... dont pourtant l'amour était partagé. Dion fut un exemple, un modèle qui a fait aimer par presque tout l'univers la génération de Canadiens qui disparaît. Il était cette chose qui appartient à l'âme d'une race, comme les bijoux rares que l'on voit exposés aux Musées des Nations. En apôtre véritable il a fait aimer les choses de chez nous.

L'œuvre de Dion est belle, elle est grande, elle est utile.

Quand la France a décoré la poitrine de ce pieux serviteur des palmes-académiques..... c'était, ce nous semble..... l'âme des grands Morts au Fort de Chambly qui ont inspiré au Gouvernement de la Mère-Patrie, de payer un tribut d'hommage à celui qui personnifiait le souvenir de l'époque des chevaliers et des gentilhommes-nés.

Au cours des sept dernières années—plus de cent-cinquante-quatre mille, cinq cent quarante-deux-visiteurs ont pu admirer l'œuvre qu'a laissée le "Père" du culte du souvenir.

Je termine par ce petit tableau qui peut servir d'apothéose à l'œuvre de Dion. Si le tableau manque de richesse de coloris, il n'est pas contre la vérité, non plus opposé à la sincérité.

Ce soir, au-dessus de nos têtes, le ciel jette son gris argent aux eaux calmes du Bassin. (Chambly).

Sur un fond d'horizon doré le soleil fait rond d'ostensoir. L'angelus sonne au clocher, et l'on est saisi de la sublimité de l'instant.

Au Fort il y a foule, au pied du grand mât, tous se portent à l'attention. Le drapeau britannique, l'emblème de la nation qui, à pareille heure, chaque jour depuis deux cent-soixante et un ans, laisse la place prédominante entre le ciel et la terre, pour descendre vers celle-ci dans un geste majestueux digne du peuple qui—Dieu soit loué—sait mettre en pratique une devise qui lui est chère..... Religion, Patrie.....

En présence de tant de muette éloquence..... tout là-bas..... en rade, le capitaine d'un yacht américain saute les œuvres canadiennes de dix-sept coups de sifflet, tandis qu'un marin du bord descend de misaine le drapeau étoilé en communion d'action avec l'âme d'un peuple aux grandes destinées.

L.-J.-N. BLANCHET.



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens

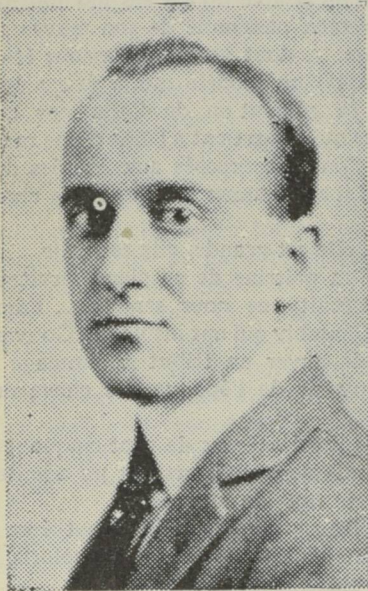
Conférence prononcée à Québec, le 6 février 1925, à la salle de la Cour du Recorder, Hôtel de Ville, sous le patronage de la société des Arts, Sciences et Lettres.

SUR LE THEATRE CANADIEN

ON PLANTE LE DECOR!

Monsieur le président,

Mesdames, Messieurs,



Aimé Plamondon

En me présentant comme il vient de le faire, Monsieur le Président devrait avoir acheté en votre faveur mon éternel silence. Pourquoi hélas! n'en peut-il donc être ainsi et comment ai-je la téméraire audace de venir lacérer brutalement la jolie toile de fond qu'il vient de broser?

C'est sans doute pour me conformer à cette immuable loi qui veut que la vérité avec un grand "V" celle qui ne supporte jamais aucun voile, même en ces jours de froid et de neige que nous vivons, conserve ses droits imprescriptibles et se venge cruellement de ceux qui osent effleurer son corps diaphane du contact pourtant si doux, si velouté, de

ces fleurs exquises qu'on nomme la courtoisie et l'amitié.

Quoiqu'il en soit, Mesdames et Messieurs, je sollicite humblement de votre part l'indulgence sereine et résignée, qu'à l'exemple des spectateurs des tragédies antiques, vous ne manquerez pas d'accorder à l'instrument infortuné de l'aveugle Destin.

Et sans autre préambule ni précaution oratoire superflue qui ne feraient qu'empiéter mon cas, j'entreprends de causer avec vous quelques instants du théâtre canadien-français, qui selon les plus probables apparences, est à la veille de naître définitivement et de se développer parmi nous.

Ces propos passablement décolorés ne sont guère que le bavardage sans prétention d'un modeste manœuvre qui, tout en partant le cœur, c'est-à-dire en ajustant de son mieux les portants et les praticables, entre lesquels évolueront bientôt avec grâce et autorité les suaves jeunes premiers, les traîtres cyniques, les grandes coquettes et les émouvantes ingénues, fait avec ses camarades de travail, les réflexions sans éclat et

sans enthousiasme que lui suggèrent son expérience quotidienne de la scène et de ceux qui y fréquentent.

Que nous n'ayons pas encore un théâtre national canadien-français proprement dit, avec un répertoire complet et des troupes organisées, voilà une vérité qu'il serait bien superflu de vouloir démontrer. Le fait est patent et les innombrables motifs qui l'expliquent et le justifient sont connus de tous au point qu'il serait fastidieux de les énumérer.

Disons toutefois que plusieurs des nôtres, particulièrement en ces dernières années, ont produit des œuvres dramatiques qui renferment d'excellents éléments de comédie ou de drame et font prévoir, à brève échéance, des ouvrages dont la réalisation scénique sera extrêmement intéressante et dont la renommée pourra facilement, sur les ailes d'une intelligente publicité, passer nos frontières pour aller se magnifier à l'étranger.

Ayant salué les morts d'un grand geste de respectueuse admiration, nommons avec honneur parmi les bons ouvriers actuels de la composition dramatique chez nous: MM. Guyon, Lemay, Leclair, Tremblay, Coriveau, Choquette, Girard, Léonçal, Mesdames Madeleine, Monique, Michélet, Côté, Lacerte et d'autres dont nous prenons grand plaisir à signaler et à applaudir les talentueux efforts.

Constatons également que plusieurs de nos concitoyens, côté femmes et côté hommes, se sont signalés durant les toutes dernières saisons dramatiques, comme des interprètes plus que suffisants auxquels il ne manque que quelques années d'études et une couple de bons rôles pour devenir de véritables étoiles.

Seulement, pour les uns comme pour les autres, auteurs et acteurs, les circonstances furent, et sont encore, où à peu près, on ne peut plus défavorables. Ce qui fait que bien des jeunes acteurs et de mignonnes actrices en qui bouillonnait le feu divin ont déserté la scène pour un pavé plus solide, ont renoncé aux festins du verbe pour des repas beaucoup plus modestes, mais assurément plus substantiels.

Nous nous garderons bien de dire qu'ils eurent tort: nous voulons seulement, au contraire, les glorifier d'avoir été les précurseurs, ceux qui vont devant, et qui illuminent la route assez loin pour que les autres, ceux qui s'y engagent sur la foi des leurs aperçus, puissent accomplir le voyage en son entier et parvenir enfin à ce château mystérieux où sommeille obstinément la gloire, cette princesse au bois dormant que seuls réussissent à éveiller les mâles baisers de la volonté et du sacrifice.

Mais aujourd'hui comme aux jours de l'immortelle Athalie, les temps sont changés, et pour le mieux encore, n'en déplaise aux mânes du divin Racine. Nous pouvons, nous devons espérer avoir, d'ici à quelques années, un commencement de théâ-

tre national canadien-français, tant au point de vue répertoire qu'au point de vue interprètes.

De ces heureux jours qui veulent se lever, vous connaissez au moins aussi bien que votre serviteur, Mesdames et Messieurs, les signes avant-coureurs et votre sens artistique sûr et affiné les salue avec un enthousiasme du meilleur aloi.

D'abord, la mentalité de notre public réclame aujourd'hui ce théâtre.

C'est là une constatation qu'il nous est donné de faire couramment et en maintes occasions. En effet, il est facile d'observer que notre grand public canadien-français prend un intérêt de moins en moins vif à bon nombre de pièces étrangères souvent fort remarquables par certains côtés, mais qui soutiennent des thèses qui ne nous sont nullement familières et nous décrivent des mœurs et des caractères que nous ne rencontrons qu'exceptionnellement chez nous. Les spectateurs admirent la beauté littéraire et la splendide ordonnance de ces œuvres, ils acclament chaleureusement certains de leurs interprètes dont le jeu est parfois admirable, mais pourtant il est visible qu'à la satisfaction évidente se mêle une réserve qui est tout à la fois un regret et un espoir.

"Pourquoi n'avons-nous pas de pièces comme celles-là ici?"

"Pourquoi nos écrivains ne songent-ils pas à représenter ainsi les divers aspects de notre vie nationale, mondaine et sociale?"

"Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore d'acteurs qui puissent rivaliser avec ceux-là, puisqu'on nous dit tant que nous sommes remarquablement doués pour les arts et les sciences?"

Autant de questions qui voltigent souvent sur les lèvres anxieuses dans l'élégant brouhaha des conversations de l'entr'acte! Autant de signes manifestes qu'il y a quelque chose de changé dans notre mentalité! Autant de preuves que nous prenons de plus en plus conscience de notre individualité comme peuple et que nous avons hâte de l'affirmer, au théâtre comme dans toutes les autres sphères! Autant d'augures des jours meilleurs!

Mais il est une autre raison, d'ordre pratique celle-là, qui nous porte à croire que le moment est venu où nous allons pouvoir nous constituer un théâtre qui soit bien à nous, et dont nous puissions nous réclamer, nous enorgueillir même à l'occasion.

C'est que maintenant, nous sommes en position, si nous le voulons, d'assurer à une entreprise sérieuse de théâtre national, un public suffisant pour lui permettre de se maintenir d'une façon stable et de faire honneur à ses obligations, et de plus, nous pouvons faire bénéficier cette entreprise d'une publicité suffisante pour lui donner l'avantage de se faire connaître partout et de se développer harmonieusement.

Nous prétendons posséder un public suffisant pour faire vivre un théâtre intégralement canadien-français. Hâtons-nous de préciser notre pensée à ce sujet et d'affirmer que si une, ou peut-être deux initiatives théâtrales ont chance de faire honorablement leurs frais dans notre province, nous sommes également assurés que si nous allions commettre l'erreur de disperser nos forces, de morceler nos énergies, en essayant de soutenir en même temps plusieurs entreprises identiques, nos efforts aboutiraient bientôt à un échec complet qui pourra aisément prendre les proportions d'une catastrophe et nous éloigner indéfiniment du but rêvé. Par conséquent, il nous faut de toute nécessité concentrer ardemment nos ressources et nos encouragements sur un point unique si nous voulons voir avant longtemps fleurir dans le jardin de notre littérature nationale, cette belle fleur longuement convoitée: un théâtre canadien-français.

Quant à la publicité en matière théâtrale, c'est là une question sur laquelle il nous a été souvent donné d'entendre de violentes expressions d'opinion, fougueusement exprimées et non moins fougueusement combattues.

Nous avons essayé quelquefois, de tempérer l'ardeur des belligérants en tentant de leur démontrer qu'il ne faut pas

trop blâmer la critique dramatique d'être inexistante, ou à peu près, dans nos journaux et revues, puisqu'en fait, notre théâtre n'existe pas encore. Généralement, nous en avons été pour notre peine et nous avons dû continuer à entendre l'une des parties reprocher amèrement à l'autre de faire de l'annonce au lieu de la critique, et inversement, de servir de temps à autre de copieux éreintements à de malheureux auteurs, pour des motifs inavouables, cependant que le défendeur arguait, en des phrases grandiloquentes, ponctuées de gestes infinis, qu'il faut bien faire la publicité au goût de celui qui la paie tant la ligne, qu'au surplus l'abondance des éloges est de nature à faire grand bien à un auteur nouveau, à un artiste débutant, et qu'enfin, il ne saurait y avoir deux manières de dire d'une pièce qu'elle est mauvaise, d'un acteur qu'il est insupportable.

C'est fort bien, mais ce n'est pas tout à fait cela, dans le premier cas comme dans l'autre. Encore une fois, si la plupart de nos grands journaux n'ont pas encore jugé à propos de s'assurer les services d'un critique dramatique attitré, c'est que, pendant d'assez longues périodes, ils ne sauraient à quoi l'occuper. Car on ne peut nier qu'un assez bon nombre de représentations soi-disant dramatiques qui se donnent un peu partout dans notre province ressortent plutôt du domaine de la publicité que de tout autre, et il semble bien difficile de blâmer nos grands quotidiens de les considérer comme telles. Quand aux éreintements, quelques uns sont justifiables, d'autres semblent conseillés par des motifs moins respectables, mais en somme, comme ils sont plutôt rares, même exceptionnels, il nous paraît oiseux d'insister sur ce point.

Il n'est que juste d'ajouter maintenant que, depuis quelques années, on travaille assez efficacement dans nos journaux et nos revues à mieux définir les domaines de l'administration et de la rédaction, de façon, à empêcher ces organismes de se confondre et d'empiéter l'un sur l'autre dans l'exercice de leurs attributions respectives.

Ce qui revient à dire que le jour où le rêve d'un théâtre national sera pour nous une réalité, notre presse, la grande comme la petite, sera en mesure de lui donner la publicité nécessaire et qu'elle sera heureuse de contribuer largement à la formation d'une critique dramatique saine et indépendante qui jaillira elle-même du triomphe d'œuvres dramatiques écrites par des auteurs canadiens-français, interprétées par des acteurs canadiens-français, sur une scène canadienne-française.

Enfin, la principale raison qui nous permet de croire à l'avènement prochain d'un théâtre canadien-français, c'est que nos dramaturges présents et futurs peuvent maintenant trouver dans notre vie nationale, sociale et économique, tous les éléments nécessaires à des drames intéressants et émouvants, toutes les idées requises pour construire des comédies de mœurs ou dramatiques attendrissantes et passionnantes.

Pendant longtemps, il faut l'avouer, chez notre petit peuple pauvre, sans influence politique ou sociale, si les événements dramatiques et les circonstances tragiques ne manquèrent pas, personne n'eut l'idée de transporter à la scène nos luttes et nos angoisses. Et l'on eut grandement raison, car ces époques héroïques furent trop grandes pour avoir besoin du grossissement factice de l'optique théâtrale afin d'imprimer à jamais dans nos âmes leur souvenir en même temps que celui des illustres ancêtres qui en furent les immortels acteurs.

Mais aujourd'hui qu'une Providence particulièrement indulgente, a fait de nous un peuple véritable, que notre foi est sauvée, notre langue conservée et nos institutions stabilisées, nous pouvons représenter, de temps à autre, sur une scène nationale, dans un but d'éducation ou d'amusement quelques aspects de notre vie populaire, quelques caractères particuliers de nos diverses classes sociales, quelques problèmes spéciaux de notre existence nationale.

Et surtout, n'allons pas prétendre comme le faisait devant

nous, il y a quelque temps déjà, dans un mouvement de mauvaise humeur, un jeune écrivain d'ailleurs remarquablement doué, qu'il n'y a qu'en Europe qu'on puisse réellement trouver des sujets de pièces à succès.

Voilà une erreur absolue, un préjugé indéfendable! N'avons-nous pas en effet, ici au Canada, avec nos deux races dominantes, si intimement liées et pourtant si différentes à tant d'égards, avec notre immense pays aux climats multiples, aux ressources infinies, n'avons-nous pas suffisamment de questions intéressantes, passionnantes, angoissantes même, pour inspirer abondamment nos dramaturges et les empêcher d'aller chercher ailleurs, dans des mœurs qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore les nôtres, des sujets de pièces qu'ils ne réussissent pas à trouver?

Et sans sortir de notre propre fonds, ne voyons-nous pas, chez nous, nombre de thèses essentiellement canadiennes-françaises, qui sollicitent l'attention de nos dramaturges et de nos romanciers?

Ainsi, quel beau sujet, et combien actuel, que la question du Retour à la Terre! Qu'il y a là une rare occasion de montrer toute la beauté de l'âme paysanne, qui est chez nous la plus noble expression de notre âme nationale!

Qu'un dramaturge bien doué nous décrive donc par exemple, les étapes de la lutte qui se livre dans la conscience et dans le cœur d'un fils de paysan instruit, nanti encore jeune d'un solide domaine terrien rapportant de beaux bénéfices, et aux prises avec les sollicitations de ses amis de collègues qui le pressent de s'en venir dans la grande ville où un merveilleux avenir l'attend assurent-ils, dans le commerce, l'industrie ou la finance! Pour corser l'action, l'auteur pourra donner à notre héros une amoureuse d'enfance au village et une amie distinguée, mais mondaine et coquette à la ville. Puis alors, qu'il l'y fasse venir, notre jeune campagnard, dans la grande cité enjôleuse où il consumera avec une large tranche du patrimoine ancestral, ses illusions et ses rêves, égratignant en même temps son cœur aux épines du flirt et des amourettes frivoles.

Enfin, tout à coup, parlera en lui la grande voix de la Terre, probablement par la bouche de l'innocente amoureuse d'autrefois, et il s'en reviendra, les yeux embués de larmes, mais le cœur à jamais guéri, vers le bon vieux foyer des aïeux pour y continuer d'une âme raffermie, leur glorieux labeur, inaccessible désormais aux mirages trompeurs, et immuablement impassible devant les gloires d'opérette et les amours de roman-feuilleton.

Ce n'est là qu'un brouillon de sujet, à peine esquissé, mais qui, entre les mains d'un dramaturge de talent, pourrait facilement devenir une pièce complète, dramatique, émouvante.

Et combien d'autres idées, meilleures sans doute, et tout autant de chez nous qui n'attendent que l'ouvrier vigoureux et subtil à la fois, qui leur construira un cadre digne de leur intérêt et de leur importance, où elles pourront briller aux yeux de tous, faisant rayonner en même temps la signature de celui qui aura su les mettre en lumière et les orner des nuances brillantes de son esprit!

Ceci revient donc à dire que nous croyons fermement, tout comme vous d'ailleurs, Mesdames et Messieurs, que l'heure est venue où nous allons enfin avoir un théâtre national. Nous nous en réjouissons d'avance et nous saluons cet événement avec tout l'enthousiasme qui convient.

Seulement, pour que notre théâtre existe véritablement, il faut qu'il repose sur des bases solides, afin que son édifice harmonieusement équilibré ne soit jamais menacé de s'écrouler et d'ensevelir sous ses débris et ceux qui l'auront édifié et ceux qui contribueront à le maintenir.

Ces trois bases nécessaires à l'édification heureuse de notre théâtre, nous les connaissons d'avance, ce sont: des auteurs canadiens-français, des acteurs canadiens-français et un public, canadien-français.

Quand nous aurons réuni ces trois conditions essentielles,

le succès de notre théâtre national sera assuré, et nous pourrions envisager l'avenir avec pleine confiance.

Nous avons déjà suffisamment parlé des auteurs à propos des sujets de pièces. Toutefois, nous tenons à répéter ici qu'il leur faut absolument composer des œuvres qui soient d'inspiration résolument nationale s'ils veulent voir leurs efforts couronnés d'un succès réel et durable. Qu'ils n'aillent pas surtout essayer de rivaliser, sur des thèmes identiques, avec les maîtres du théâtre français et étranger, car ils seront inévitablement déclassés dans ce tournoi par trop inégal.

Qu'ils aient donc bien soin de choisir des thèses de chez nous, de tracer des caractères qui nous sont propres, de peindre des mœurs que nous avons réellement et de présenter des conflits d'idées et de passions que nous pouvons aisément reconnaître.

Mais par exemple, qu'ils ne négligent pas d'étudier à fond les principes de leur art et qu'ils travaillent inlassablement à acquérir le tour de pensée et le tour de main qu'il faut absolument posséder pour écrire une pièce avec succès.

C'est pour cela que nous ne saurions trop nous inciter les uns les autres à étudier à fond les œuvres maîtresses du théâtre français à toutes les époques, et particulièrement les chefs-d'œuvre de la scène contemporaine. Lisons et relisons, analysons et décomposons les pièces du théâtre français qui ont reçu la double consécration de la haute critique et de la renommée populaire.

C'est là que se trouvent, pour les dramaturges canadiens-français, la loi et les prophètes. Que pas un d'entre eux, sous quelque prétexte que ce soit, n'aie un instant l'oublier.

Nous aurons donc avant longtemps des auteurs dramatiques vraiment nationaux, la chose semble assurée. Même, nous en avons déjà quelques-uns qui ont réalisé des choses fort remarquables tant au point de vue de l'invention que de l'agencement scénique. Seulement, ni ces auteurs d'aujourd'hui, ni ceux qui vont venir demain, ne pourront tirer un parti vraiment effectif de leur talent, non plus que de leurs efforts, tant qu'ils n'auront pas, pour interpréter leurs œuvres, des acteurs canadiens-français.

Cette vérité peut sembler au premier abord un simple truisme, pourtant elle appelle quelques considérations.

Par acteurs canadiens-français, nous n'entendons pas précisément des compatriotes qui se sont consacrés à la scène et font profession de jouer le drame ou la comédie, la plupart du temps dans les troupes composées en majeure partie d'artistes français, y perdant avec le temps, sauf quelques rares et brillantes exceptions, une bonne partie de leur identité, mais nous entendons ici des sujets formés "à la canadienne," c'est-à-dire par des maîtres de chez nous qui leur enseigneront à avoir une diction, une allure, des façons de parler et de se mouvoir, enfin des manières et des gestes qui soient parfaitement caractéristiques de notre race.

Il nous souvient à ce propos d'avoir fort admiré les compositions très originales que quelques-uns de nos artistes canadiens ont faites dans certaines revues et comédies légères, fort rares malheureusement, et qui ont rencontré auprès du grand public une faveur extrême et pleinement méritée. Il y avait là des croquis vivants qui n'auraient pas déshonoré un album de Gavarni, de Cham ou d'Albert Guillaume, si ces maîtres de la fantaisie eussent vécu chez nous et crayonné nos propres figures.

Car nos jeunes aiment à faire du théâtre, et de l'aveu de plusieurs artistes français et étrangers reconnus comme des autorités en la matière, ils y apportent assez souvent des dons exceptionnels qui, s'ils étaient cultivés à fond et de la manière rationnelle, leur vaudraient en peu d'années gloire et fortune et feraient d'eux de grands artistes dont la renommée rehausserait le prestige de leur pays.

Pour rien au monde, cependant, nous ne voudrions avoir l'air de faire ici un appel chaleureux à nos jeunes filles et à

nos jeunes garçons afin de les encourager à se destiner en grand nombre à la carrière dramatique. Rien n'est plus loin de notre pensée et nous aimons au contraire à nous rappeler avec bonheur que nous fûmes assez heureux pour détourner, à l'occasion, quelques jeunes gens des deux sexes de la dangereuse fascination qu'exerçait sur eux le mirage des feux de la rampe. Il faut toujours empêcher, autant qu'on le peut, les pauvres papillons aveugles d'aller se brûler à la flamme grimaçante des lampes et ne permettre qu'aux abeilles, puisqu'elles seules peuvent se griser impunément de lumière et de parfum, de voler librement, infiniment, dans le grand soleil.

Pour les autres, qu'ils se contentent de jouer, de temps à autre, la comédie, en guise d'exercice d'assouplissement intellectuel, comme ils font en d'autres instants, des exercices d'assouplissement physique.

D'ailleurs, c'est ainsi qu'avec raison on entend la chose dans nos collèges classiques, c'est ainsi que l'entendent bon nombre de prêtres et d'éducateurs laïques de nos villes et de nos campagnes qui consacrent souvent une partie de leurs rares loisirs à faire apprendre et jouer des pièces de théâtre choisies aux jeunes confiés à leurs soins, rendant ainsi à ces derniers l'inappréciable service de les habituer à avoir une diction intelligible, un maintien convenable et des gestes distingués.

Proclamons encore que nous ne prétendons nullement déprécier le travail consciencieux fait par certains artistes français d'incontestable valeur pour interpréter ici des pièces de nos dramaturges. Bien au contraire, et c'est précisément sur l'aveu motivé et autorisé de quelques-uns d'entre eux que nous nous basons pour affirmer que seuls des artistes qui soient bien nôtres et par l'origine et par la formation pourront rendre pleine justice aux auteurs canadiens-français et leur aider à trouver dans cette périlleuse carrière une satisfaction raisonnablement proportionnée à leur labeur.

Nous ne saurions quitter ce sujet sans féliciter chaleureusement le gouvernement de notre province, et particulièrement celui qui y exerce avec la noblesse et la conviction d'un sacerdoce, les fonctions de protecteur officiel des lettres et des arts, pour l'excellente initiative qu'il a prise de commencer à envoyer en France ceux des nôtres qui semblent particulièrement bien doués pour la scène, afin de leur permettre de développer pleinement leurs aptitudes grâce aux leçons et aux exemples des maîtres de là-bas. Voilà qui va nous assurer, avant bien longtemps, des artistes de premier ordre qui seront les véritables créateurs de notre scène canadienne-française. Et ces artistes formeront des disciples qui seront bien nôtres et feront la gloire de leurs maîtres en même temps que l'ornement de notre théâtre national.

Nous sera-t-il permis d'exprimer maintenant, en toute discrétion, l'espoir que nous caressons de voir avant longtemps les auteurs bénéficier du même privilège que les acteurs, et de penser que quelques-uns d'entre eux, vainqueurs de certains concours d'élimination que le Gouvernement voudra bien instituer en leur faveur, s'en iront à leur tour, en France et même en Angleterre, se livrer à des études approfondies sur l'art dramatique qui les prépareront définitivement à donner au théâtre canadien-français les chefs-d'œuvre qu'il attend avec anxiété?

Si l'expérience du passé est un sûr garant de l'avenir, nous avons tout lieu de croire que notre vœu se réalisera dans un avenir plutôt rapproché.

Et enfin le public que dirons-nous de lui, que lui demanderons-nous?

Nous affirmerons une fois de plus que notre public veut du théâtre canadien-français, qu'il ne demande pas mieux que d'en avoir d'une façon permanente et qu'il est entièrement disposé à accorder son patronage à nos acteurs, pourvu qu'ils soient bons, à nos auteurs, pourvu que leurs pièces soient intéressantes.

Par contre, nous nous permettrons de rappeler à ce cher public qu'il doit montrer une indulgence toute spéciale à l'égard des entreprises dramatiques de chez nous, s'il veut que ces dernières prospèrent et se développent au gré de ses désirs; nous le prions également de ne pas craindre de payer, pour voir représenter par quelques-uns de ses compatriotes, la pièce d'un auteur canadien-français, le même prix qu'il donne sans lésiner pour voir jouer par des artistes français une œuvre parisienne; enfin nous le conjurerons, ce critique tant redouté, de ne jamais déprécier, de quelque façon que ce soit, les efforts que font ceux d'entre nous qui veulent doter notre peuple d'un théâtre qui soit vraiment le reflet de ses pensées, de ses travaux, de sa vie, de son idéal.

Et maintenant, pour terminer, Mesdames et Messieurs, si vous le voulez, faisons un rêve, et en fermant les yeux, comme dans Manon, oui, c'est bien ça, voyons de par notre ville toutes les affiches multiformes et multicolores qu'on pose à profusion, chaque samedi, pour annoncer les spectacles de la semaine qui va commencer.

Elles flamboient ces affiches prometteuses, menteuses même hélas! comme certaines lèvres adorables, elles annoncent à tous des heures enchantées, nous invitant à faire un voyage idéal dans des pays bienheureux où règnent, l'oubli, le bonheur, l'amour. Ce sont des marchandes de rêves qui nous sollicitent partout: dans les rues affairées, à la devanture des magasins, au milieu des squares ombreux, sur les murs des gares. Lorsque vient le soir, elles semblent se faire encore plus attirantes, leurs lettres s'agrandissent indéfiniment comme des bras qui nous frôlent et semblent vouloir nous enlacer.

Mais quand nous parvenons à vaincre le sortilège, à briser l'envoûtement, et que nous nous mettons à les lire froidement, les affiches perdent beaucoup de leur prestige, elles deviennent lointaines avec leurs titres bizarres qui ne nous rappellent rien, avec leurs noms étrangers que nous voyons souvent pour la première fois. Une grande désillusion nous saisit et nous glace en les parcourant, et déjà nous éprouvons un peu du désappointement que nous laisse souvent après lui un spectacle trop pompeusement vanté.

Mais figurons-nous donc plutôt qu'au lieu des titres sans saveur, des noms inconnus, nous lisons des expressions de chez nous, nous reconnaissons des vocables familiers. Quel bonheur n'éprouvons-nous pas, par avance, en songeant aux beaux jours d'autrefois qui revivront sous nos yeux, aux savoureuses coutumes du passé qu'on ressuscitera dans des décors fidèles, aux rêves semblables aux nôtres qu'on évoquera sur la scène!

Alors nous nous empresserons, par les soirs brumeux d'automne ou par les radieuses veillées de printemps, nous nous empresserons d'aller prendre place dans un de nos théâtres canadiens-français pour y retrouver dans la pensée de nos dramaturges et dans le jeu de nos acteurs, un écho fidèle des illusions, des enthousiasmes des tristesses et des amours de nos vingt ans.

—o—

L'ESPRIT DE MAX JACOB.—S'amuser en travaillant ce n'est pas toujours amuser les autres.

L'époque actuelle ressemble aux meilleures de la littérature française. Les romans sont mal faits. Tant mieux! cela prouve que personne n'aime plus les ficelles, ni les publics, ni les auteurs.

En littérature, ce qui est affecté vieillit. Ce sont les prétentions à une érudition d'artiste philosophe, un air paternel cachant mal la suffisance qui datent de l'époque Goncourt les livres d'Anatole France. On mettra bientôt cet aimable causeur avec Alphonse Karr et non loin du glorieux Béranger.

(Dans *Philosophies*.)

*Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous
... en bien et en mal.*



Nous publierons, à l'avenir, dans chacun des fascicules du TERROIR, un ou des articles de la presse étrangère où l'on parle de nous. Trop d'appréciations flatteuses passent inaperçues ou sont totalement ignorées..... Nous ne croyons pas trop nous vanter ou sacrifier à la déesse Réclame en les faisant connaître.

Voici pour une première manifestation de cette auto-réclame le remarquable discours qui suit:

Ce que pense des Canadiens français, M. H.-S. Arkell, commissaire de l'industrie animale du Dominion du Canada:

"M. Arkell, commissaire fédéral de l'industrie animale, est ensuite invité à adresser la parole. (1) Voici le texte de son allocution :

Votre président m'a demandé de vous adresser la parole et de le faire en français. Alors, permettez-moi de vous dire, brièvement, en appréciation de ce que j'ai appris du, et par le Canadien-français depuis les quelques dernières années que je suis en contact avec lui. On nous disait souvent que la province de Québec ne progressait pas, qu'elle était une province arriérée. C'est tout le contraire. Il fait bon de constater que ses hommes publics sont vraiment en contact avec le reste de l'univers. On rencontre M. Grenier à Londres et on apprend que M. Morin chaperonne David McEwen, à Paris. M. Savoie assiste à l'exposition Royale de Toronto, tandis que le docteur Charron poursuit une enquête d'éducation dans la Colombie Britannique. On envoie M. Denis en Grande-Bretagne pour acheter des moutons et des porcs, et M. Martinette aux Etats-Unis pour faire l'acquisition de chevaux. On sait que M. Morin a fait ses études agricoles à Ames, Iowa, et que le professeur Toupin a été élève à Cornell. Il est aussi à remarquer que d'autres confrères complètent leur cours à Paris.

Tout ceci porte ses fruits. Parlant au nom du ministère fédéral de l'agriculture, on peut ajouter qu'il n'y a pas une autre province dans tout le Dominion où l'on rencontre une coopération plus raffinée ou des relations plus heureuses, que celles que nous avons avec le ministère de la province de Québec, et ce travail n'est pas sans produire ses effets. Les agneaux de Québec envahissent le marché de Toronto et obtiennent les prix les plus élevés de l'année, surpassant ainsi les éleveurs de moutons de l'Ontario, dont la réputation est universellement connue. Le beurre de Québec obtient une marque de distinction sur les marchés britannique et continental; huit comtés de la province de Québec envoient des agneaux et des porcs à bacon à l'exposition d'Ottawa et, non seulement enlèvent les premiers honneurs dans chaque catégorie, mais obtiennent plusieurs autres des meilleurs prix. Ce succès a rendu un grand nombre d'entre nous très heureux, et je félicite Québec de l'espoir que, bientôt, les choses seront encore plus satisfaisantes.

Il y a aussi d'autres manières par lesquelles celui qui ne connaissait rien du Canada français ou du parler français avant d'avoir atteint l'âge de vingt-sept ans, a appris à apprécier son peuple. Parlant des hommes politiques, notre pensée va directement au grand Canadien qu'était sir Wilfrid Laurier. Au sujet d'affaires, on conçoit immédiatement le discours prononcé, la semaine dernière, par un Canadien français, M.

Fortier, de Montréal, vice-président de la "Société canadienne des Manufacturiers", au banquet de l'Exposition Canadienne Nationale à Toronto, lequel, en courtoisie, argumentation et éloquence, a dépassé de beaucoup le discours prononcé par le président de la société, à la même occasion, il y a un an.

Parlant d'hospitalité, il ne nous est pas permis d'oublier la bienvenue souhaitée par le vieux Québec aux délégués ontariens lors de la Bonne Entente, il y a quelques semaines.

En ce qui concerne le travail, Québec est la seule province où on n'entend jamais parler de grèves ou même de problème travailliste à résoudre. Quant à la religion, on pourrait émettre le vœu que les protestants soient aussi loyaux à leur église et dévoués à leurs chefs religieux, que le sont les catholiques du Canada français.

NOS MŒURS RURALES

A propos de la gaieté rurale et de l'économie domestique, on pourrait envier le contentement de ceux qui habitent les localités rurales, la simplicité de leur vie, l'ordre qui existe dans leur foyer, la joie vive que l'on rencontre dans les arrondissements ruraux, de l'industrie et de la manière d'épargner du peuple lui-même. A ce ui qui a passé quelque temps à voyager dans les campagnes ou qui a lu 'Maria Chapdelaine' cette idylle de la vie campagnarde de Québec, ces choses deviennent des réalités et inspirent quelque chose de surprenant et d'admirable.

En évoquant, enfin, le chant canadien français, nous avons ici la révélation la plus véritable de ce qu'est la province de Québec et son peuple. Entendre chanter "Alouette", c'est entendre le cri d'appel et d'ensemble de la langue et de la race—écouter la musique douce de "Au Clair de la Lune", c'est apprendre le chant d'amour de ses jeunes gens et de ses jeunes filles. Il y a un autre chant qu'ils ont importé de France et adopté à leur propre usage—le chant du paysan français: "J'ai deux bœufs blancs dans mon étable".

Entrer dans l'esprit de ce chant, c'est comprendre quelque chose de l'amour du paysan canadien-français pour sa terre, sa nationalité et son foyer.

Toutefois il n'y a pas un chant que j'aime mieux à leur entendre chanter que "O Canada".

GAGE DE SURVIVANCE

Il m'a toujours semblé que ce chant en dit plus au cœur du Canadien-français qu'à celui qui parle la langue anglaise. Il fait revivre le souvenir des anciens jours, de la fondation de la Nouvelle-France, de Jacques Cartier et de Champlain, de Frontenac et de Montcalm, du coureur des bois, des missionnaires qui ont évangélisé les Indiens, de toute l'histoire et des traditions qui ont entouré le vieux Québec qui a gardé si longtemps le cœur et les affections du peuple canadien-français.

Qu'il s'agisse de son orgueil national et de son grand amour pour sa patrie, ce peuple ne se laissera surpasser en rien. Si les races anglaises le connaissaient tel qu'il est et savaient le trouver où il est, nous serions à la veille de trouver la solution de plusieurs de nos problèmes les plus difficiles à résoudre, et en ennoblissant l'allégeance, nous rendrions grand honneur et grand service à notre patrie commune.

(1) Lors d'un récent congrès d'éleveurs tenu à Montréal.



Par RAOUL DIONNE

Concert du Club Musical des Dames, 28 Janvier. — Au programme: la Symphonie de Québec et Madame Delaney. Nous avons sincèrement avoir été un peu désappointé en entendant la Symphonie. Si certains éléments retardent le progrès et la bonne exécution des œuvres, nous croyons qu'on devrait les retrancher sans pitié. Le directeur et le comité se doivent à eux-mêmes de faire tout leur possible pour conserver l'estime que le public québécois leur a donné et aussi sa bonne réputation. Nous ne voulons pas dire que l'exécution de toutes les œuvres fut mauvaise, mais des attaques molles et des coups d'archet intempestifs qui gâtaient certaines finales ont rendu les exécutants et le public nerveux.

Madame Delaney a chanté d'une manière exquise. Nous avons surtout goûté "Beau Soir" de Debussy et "Butterflies" de Crist. Mlle Berthe O'Sullivan lui fut une partenaire précieuse.

Recital-Conjoint Cloutier-Gelinas. — Salle des Chevaliers de Colomb, le 10 février. M. J.-E.-A. Cloutier, la basse chantante bien connue, a détaillé tout son programme, comprenant des pièces de Adam, Tchaikovsky, Meyerbeer, etc., avec brio. Très en voix, son timbre très pur resonait magnifiquement. Un léger reproche: un peu trop d'emphase sur certaines syllabes.

Nous regrettons ne pouvoir partager l'avis d'un grand quotidien de Montréal qui louangeait extraordinairement Mlle Gelinas, dans son édition de samedi dernier. On nous a dit que cette pianiste était malade, le soir du concert. Nous voulons bien faire la part des circonstances, mais cette fois, Mlle Gelinas s'est à peine montré une amateur, manquant de fermeté et escamotant des notes plus que de raison.

Concert du Club Musical des Dames, le 11 février. — Mlle Leslie Taylor joue du violon très bien. Exécution scrupuleuse, du rythme, des nuances et une compréhension musicale extraordinaire.

Mlle Taylor n'est pas encore une Thibaud, mais c'est une artiste qui s'affirmera si elle continue à travailler, car elle a un tempérament artistique très prononcé. M. Placide Morency a chanté avec beaucoup de goût. Il fut très apprécié. Madame Claude Johnson joua trois pièces brèves du compositeur canadien Georges-Emile Tanguay. Nous avons préféré la troisième; "Danse devant Aphrodite", qui se rapproche du style de Ravel. Aussi la Sonate ballade de M. Medtner, qui est peut-être très belle, mais lourde et sans couleur. Ce concert, dans l'ensemble, fut un des plus intéressants de la saison.

Concert Fernand Francell. — Château Frontenac, le 15 février. Un programme délicieux savamment agencé, chanté ou plutôt vécu par un artiste, diseur et chanteur, voilà de quoi satisfaire les plus exigeants. Et pourtant nous avons entendu bien des critiques. Pourquoi? Parce que le public procède toujours de la même manière: par comparaison. Pourquoi juger et comparer un tenor avec un autre tenor? Autrefois, toute cantatrice était rapprochée d'Albani, et, pour un chanteur, on disait: "Avez-vous entendu Lamontagne?" Ceci est souverainement injuste. Mais depuis, il nous semble qu'un grand pas a dû être franchi dans l'éducation musicale du public. M. Francell a chanté de la musique de toutes les époques, avec la voix et la manière qui conviennent à chaque époque. C'est ce que, croyons-nous, le public n'a pas bien compris. De plus, l'artiste avait choisi un programme de concert, strictement. Donc, ce n'était pas l'occasion des points d'orgue infinis et des notes à effet. Nous avons rarement entendu un artiste chanter aussi parfaitement un programme de 23 pièces, à part les bis. Maîtrise absolue de sa voix et de ses moyens, diction merveilleuse, articulation nette, souci des nuances et du mouvement, telles sont les qualités de l'artiste Francell. Il fut admirablement accompagné au piano par Madame Francell-Fernet.



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

Comme Mme Barrès, Mme Woodrow Wilson, veuve de l'ancien président des États-Unis, s'oppose à la publication des lettres et des documents personnels de l'ancien président. Depuis la mort de M. Wilson, quelques-unes de ses lettres ont été publiées et d'autres mises en vente. On vient, d'autre part, d'annoncer la publication de certaines de ces lettres.

Pendant les derniers jours de sa vie, M. Wilson avait exprimé son ennui de voir certains auteurs qui prétendaient le connaître intimement se dire à même de rapporter les côtés secrets de certaines affaires importantes. Le colonel House, qui connaissait très bien M. Wilson, avait décliné l'offre d'écrire une biographie du président sous prétexte qu'il n'était pas qualifié.

M. H. T. S. Forrest vient de publier chez Chapman et Dodd, à Londres, un important ouvrage intitulé: *The Five Authors of Shakespeares Sonnets*, dans lequel il propose une nouvelle solution au "problème" des Sonnets. D'après M. Forrest, sur les 154 sonnets publiés en 1609 sous le titre: *Shakespeares Sonnets*, un peu moins d'un quart seraient de Shakespeare, et les neuf dixièmes du reste, dans des proportions inégales, auraient pour auteurs quatre autres poètes, dans lesquels on peut reconnaître avec plus ou moins de certitude Barnes, Warner, Donne et Daniel. Ces poètes auraient composé leurs sonnets respectifs au cours d'une sorte de tournoi poétique organisé sous les auspices du comte de Southampton, entre 1594 et 1599, et subdivisé en un certain nombre d'"épreuves" mettant aux prises tel et tel des quatre poètes, ou les quatre poètes et Shakespeare. Malgré l'étude approfondie que lui consacre M. Forrest, l'"énigme" des Sonnets continuera certainement à faire couler beaucoup d'encre....

M. Charles Le Verrier signale dans *The Chicago Tribune Sunday Magazine* les principaux romanciers américains: Sherwood Anderson, James Branch Cabell, Joseph Hergesheimer.

C'est Joseph Hergesheimer qu'il met au premier rang.

Avec ce grand écrivain, dit-il, l'égal des plus magiques conteurs d'Angleterre, de France et de Russie, l'art du roman américain s'élève à un point de maturité savoureuse qui, de nos jours, ne sera point dépassé.

Le prix Nobel a été décerné jusqu'ici à:

Cinq écrivains de langue française, dont un Belge (Sully Prud'homme, 1901; Mistral 1904; Maeterlink, 1911; Romain Rolland, 1915; Anatole France, 1921).

Cinq écrivains de langue allemande dont un Suisse (Mommsen, 1902; Encken, 1908; Paul Heyse, 1910; Gerhard Hauptmann, 1912; Spitteler, 1919).

Cinq Scandinaves (Bjørnsterne Bjørnson, 1903; Selma Lagerlof, 1909; Verner Heidenstamm, 1916; Karl Gjellerop, 1917; Knut Hamsun, 1920).

Trois écrivains de langue anglaise, dont un Hindou et un Irlandais (Kipling, 1907; Rabbindranath Tagore, 1913; W. B. Yeats, 1923).

Deux Espagnols (José Etchegaray, 1904; J. Benavente, 1922).
Un Italien (Carducci, 1906).

La littérature russe n'a encore aucun lauréat; il est vrai que le premier prix Nobel avait été en 1901, proposé à Tolstoï qui le refusa très énergiquement.

Il y a, en Amérique, une jeune artiste qui se dit arrière-petite-nièce de Balzac. Son nom est Jeanne de Balzac, et elle joue un rôle important dans la *Peau de chagrin* que la "Goldevy" tourne sous ce titre "*Slave of desire*".

Si ce que cette artiste prétend est vrai, elle ne peut se rattacher à Balzac par les deux sœurs de l'auteur de la *Comédie humaine*, Laure et Laurence, dont la descendance est connue.

Ce ne pourrait donc être que par Henri, frère de Balzac, qui était allé chercher fortune en Amérique et dont on n'eut plus jamais de nouvelles.

Les Américains se proposent de commémorer grandioisement le tricentenaire du livre fameux de Grotius, le père du droit international, *De Jure Belli ac Pacis*, qui parut en juin 1625.

Un monument funéraire serait notamment élevé à la gloire de Grotius dans la Nieuwe Kerk de Delft (la Westminster abbaye hollandaise) où le grand jurisconsulte est enterré.

On a beaucoup discuté sur la date exacte de la naissance de Ronsard. Aucune conclusion ne paraît absolument certaine à l'érudite chroniqueur qui, dans le *Mercure de France*, signe Paeji. Tout le monde connaît l'*Élégie à Remy Belleau* avec ce passage:

L'an que le roi de France fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi, Dieu me prêta la vie
L'onzième de septembre et presque...

Ce passage a paru pour la première fois dans le *Bocage* de 1554 (*Épître de Paschal*).

La bataille de Pavie est du 24 février 1524 (ancien style). Le nouveau style, qui fait commencer l'année au 1er janvier au lieu du 25 mars, n'ayant été introduit par Charles IX qu'en 1564, il ne peut être question dans le *Bocage*, dont le permis d'imprimer est de janvier 1553, que de l'ancien style. Le millésime est donc bien 1524. Malheureusement le 11 septembre 1524 a été un dimanche et non un samedi. Est-il plus probable que Ronsard se soit trompé sur le jour de la semaine que sur le quantième? Il semble bien que oui.

Un esprit aussi curieux que le sien et curieux de tout, a dû chercher à se mettre sous les yeux son acte de baptême, qui lui donnait le quantième.

Il a pu associer le samedi à ce quantième de plusieurs façons. Par exemple, s'il est né dans la seconde partie de la nuit du samedi 10 au dimanche 11, son père, qui l'a élevé jusqu'à l'âge de dix-sept ans, a pu lui parler du samedi où l'on attendait sa naissance. Dans ce cas, il faudrait lire les vers:

La nuit d'un samedi, Dieu me prêta la vie
L'onzième de septembre...

Supposons aussi que, comme il est fort possible, Ronsard ait composé l'*Épître de Paschal* vers la fin de 1551. Il était dans sa vingt-huitième année et il a pu compter qu'il avait vu sept jours bissextiles en vingt-huit ans, au lieu de six seulement: ceux de 1527, 1531, 1535, 1539, 1543, et 1547 (ancien style). Ce jour supplémentaire aurait suffi pour lui faire croire que le 11 septembre 1524 était tombé un samedi et non un dimanche.

En conclusion, on trouve donc, comme la plus vraisemblable, la date du dimanche 11 septembre 1524, peut-être dans les premières heures du jour.

—o—

Ce n'est pas la première fois qu'on le dit, et la nouvelle doit être vraie: "L'art de la dédicace est en train de se perdre."

M. Roger Dévigne le regrette et, dans la *Muse française* il écrit:

Puisque les enquêtes sont toujours à la mode, j'aimerais voir nos spécialistes de l'enquête s'en aller demander à nos critiques les plus notoires ce qu'ils pensent de la dédicace, de son passé, de son avenir et surtout, hélas! de son présent.

—o—

Pierre Bonardi est bien indiscret. Ne vient-il pas de poser aux gens de lettres la question suivante:

Comment avez-vous assuré la dignité de votre vie matérielle avant que la littérature n'y suffise?

Les confidences qu'il a reçues — et qui, par définition sont la sincérité même, — il les publie dans l'*Ami du Lettré* de 1924. Celle de Jean Ajalbert qui — ordre alphabétique! — ouvre la série, est au reste, la sagesse même. "A chacun de faire sa vie, il n'y a pas de règle commune." Ce que reprend Alexandre Arnoux: "Il n'y a que des cas particuliers et chacun de nous est sollicité diversement par la nécessité et les circonstances." Pour l'auteur du *Cabaret*, d'ailleurs, le meilleur "second métier" de l'homme de lettres serait un métier manuel.

Mme Aurel n'hésite point: "Faites tout ce que vous trouverez à faire. Il n'est pas de travail ingrat." M. Henri Béraud répond spirituellement en énumérant les métiers qu'il dut faire avant que la littérature ne lui assurât la "matérielle"; ils sont nombreux et divers: dessinateur pour la soirée, clerc d'avoué, commis d'assurances, secrétaire de rédaction, artiste, baryton, critique d'art, placier de vins, antiquaire, expert en tableaux, critique dramatique, journaliste, négociant en charbon, humoriste, reporter, etc...

M. Henri Duvernois conseille: "Faites du journalisme, j'entends du journalisme actif; le reportage, la rubrique du Parlement, voire les faits divers, et non le journalisme administratif et sédentaire." "Acceptez n'importe quel métier", dit M. Charles Géniaux, "pourvu qu'il vous donne le loisir d'écrire en paix." Et c'est à peu près ce que dit aussi M. Edmond Haraucourt: "Il faut faire, dans sa vie, deux parts, l'une pour le rêve, l'autre pour l'action." M. de la Fourchardière se récuse: "Les conseils des aînés ne peuvent aider en rien au succès des jeunes." Comme c'est vrai!

—o—

De nombreuses légendes circulent sur Paul Léautaud (en littérature Maurice Boissard), l'auteur du *Petit Ami*, qui fut successivement critique dramatique du *Mercure* et de la *Nouvelle Revue française* et qui vient de quitter les *Nouvelles littéraires*. Paul Léautaud aime les animaux, mais il ne possède que dix-sept chiens et quarante-cinq chats.

—o—

Quelles sont les soixante personnes les plus célèbres dans l'histoire du monde? Un journal anglais s'est posé cette question, et, pour y répondre, au lieu d'ouvrir un referendum parmi

ses lecteurs, il a, nous dit l'*Opinion*, consulté les catalogues et la bibliothèque du British Museum, comme si le nombre de volumes écrit sur chaque personnage n'était pas le vrai critérium de la célébrité!

Quoi qu'il en soit, celui qui a fait verser le plus d'encre et qui, par conséquent, vient en tête, c'est Shakespeare.

Viennent ensuite:

Luther, Ciceron, Gæthe, Dante, Aristote, Homère, Virgile, Horace, Napoléon, Cervantès, Milton, Walter Scott, Charles Dickens, Charles 1er, Platon, Schiller, Voltaire, Tolstoï, Bunyan, lord Byron, Euripide, Sophocle, Jules César, Molière, Pétrarque, Plutarque, Hippocrate, Tacite, Pope, Wagner, Louis XVI, Olivier Goldsmith, Julien, Xénophon, Swift, Alexandre Dumas, Swedenborg, Eschyle, Tite-Live, Terence, Tennyson, Esope, Aristophane, Daniel de Foë, Victor Hugo, Cromwell, Le Tasse, Calvin, Wesley, Gladstone, Plaute, Bacon, Chaucer, Burne, William III, Johnson, Rousseau, Louis XIV, la reine Victoria.

Resterait à dresser une liste analogue en concertant les catalogues de chacun des autres pays, comme ceux de la Bibliothèque Nationale en France. Gageons qu'il y aurait bien des changements....

—o—

Comme à l'hôtel Drouot, à Paris, on terminait la vente des livres — médiocrement intéressants d'ailleurs — d'Emile Bergerat, Curnonski, auteur comique, conteur d'anas, — conta l'anecdote suivante:

Une jeune fille demandait un jour à Bergerat de "lui écrire quelque chose dans son a-bum".

—Mais quel intérêt représente mon autographe? dit modestement l'écrivain.

—Comment, cher maître, vous êtes si célèbre!

—Ah! vous croyez ça? Eh bien, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé l'autre jour: Je me suis trouvé dans une société où l'on jouait aux charades. Une dame proposa celle-ci: *Mon premier est une berge, mon second est un rat; et mon tout est le genre de Thèophile Gautier?* Et tout le monde de s'écrier: "Cattulle Mendès!"

—o—

Les Etats-Unis ont célébré le cinquième anniversaire de la mort de leur plus célèbre poétesse: Ella Wheeler, qui mourut en 1919, à l'âge de soixante-quatre ans, à Chicago. Toute la philosophie de Miss Wheeler tenait dans la phrase connue de tous les Anglo-Saxons:

"Laugh and the world laugh with you; weep and you weep alone." Riez, et le monde entier rit avec vous; pleurez, et vous serez seule à pleurer."

Cette philosophie heureuse, elle la pratiqua toute sa vie, et la longue et cruelle maladie qui l'enleva ne réussit jamais à assombrir son optimisme.

—o—

Un journal israélite de New-York, *The New-York Jewish Tribune*, a demandé à ses lecteurs quels étaient "les douze plus grands juifs du monde": voici le palmarès:

1er, l'Allemand Einstein; 2è, Weizmann, chimiste anglais, spécialisé dans les explosifs et qui est l'un des chefs du Sionisme; 3è, Israel Zangwill, l'écrivain anglais; 4è, le légiste américain Louis Marshall; 5è, un autre légiste américain Louis Brandeis; 6è, encore un légiste, un Anglais, lord Reading, qui, dans la hiérarchie anglaise, vient aussitôt après le roi; 7è, Nathan Straus, philanthrope américain; 8è, le critique danois Georges Brandès; 9è, le Russe Chaïm N. Bialik; le 10è est le rabbin américain Stephen S. Wise; le 11è, le philosophe français Henry Bergson; le 12è, le romancier autrichien Arthur Schnitzler.

LA REVUE DES LECTURES



LA FAMILLE MAGNAN

par M. HORMISDAS MAGNAN (1)

Nos bibliothèques viennent de s'enrichir d'une étude nouvelle sur l'arbre généalogique d'une des familles les plus anciennes de la Nouvelle-France. En effet, la famille Magnan, si l'on remonte jusqu'à son premier ancêtre dans la Nouvelle-France, retrace son arrivée dans notre pays en 1665. Jacques Mignier venait de la paroisse de St-Pierre-le-Vieux, dans le Bas-Poitou, faisant aujourd'hui partie du diocèse de Laroche. L'ancêtre de la famille Magnan portait le nom de *Mignier* et l'orthographe de son nom a varié pas moins d'une douzaine de fois; toutefois il semble bien établi que l'origine de ce nom vient de *meunier*, état qui fut exercé de génération en génération dans cette famille.

La première génération s'établit à Bourg-Royal, précisément à l'endroit où demeure aujourd'hui M. Joseph Paradis, de la paroisse de Charlesbourg.

Le travail que vient de mettre à jour M. Hormisdas Magnan, sur la famille qui porte son nom, est d'un grand intérêt non seulement pour ceux qui appartiennent à cette lignée, mais aussi pour tous les chercheurs qui s'intéressent à la petite comme à la grande histoire du Canada français. Si on avait le souci, dans toutes les familles, de faire retracer l'arbre généalogique de ses ancêtres, il n'y a pas de doute que ce travail aurait pour effet de ranimer parfois la fierté qui s'attache presque toujours à nos origines, de même que la noblesse de caractère et la probité de ceux qui nous ont précédés sur ce sol.

Nous ne saurions donc trop féliciter M. Magnan du travail de chercheur qu'il vient d'accomplir, et nous avons été heureux de parcourir de la première à la dernière page le résultat de ses fouilles dans les archives des différentes paroisses où la famille Magnan a séjourné depuis 260 ans au Canada français.

Cette famille de pédagogues et de religieux qui a donné à l'Eglise et à l'école un grand nombre de ses enfants, méritait certainement que l'on retraçât son origine, et comme dans la presque totalité de nos familles bas-canadiennes, cette histoire familiale est des plus belles et des plus édifiantes, à cause des qualités qui distinguaient les ascendants. Ceux de la génération actuelle n'ont pas dérogé — et on le comprendra facilement lorsque nous rappellerons que la famille de l'auteur de "*La Famille Magnan*" se compose, entre autres, de M. l'abbé Aristide Magnan, curé du Lac-Noir, auteur de plusieurs ouvrages religieux, sociaux, historiques et même poétiques; de M. C.-J. Magnan, commandeur de l'ordre de St-Grégoire, membre de la Société Royale du Canada, président général de la Société St-Vincent de Paul et inspecteur général des écoles catholiques; (2)

(1) Vol. in-8, 100 pages.

(2) Les œuvres littéraires de M. C.-J. Magnan sont trop connues pour que nous en fassions ici l'énumération. Toute la province, et en particulier ceux qui s'occupent chez nous du mouvement éducatif, sait trop bien la part prépondérante prise par M. Magnan dans notre enseignement primaire, nos œuvres charitables et nos organisations patriotiques, pour qu'il soit nécessaire d'en dresser ici le tableau.

de feu Ernest Magnan, de son vivant instituteur, décédé en 1923, à Maskinongé; et de Sr Marie-Adeline, membre des S. de la Providence, de Montréal, depuis 1885.

M. Hormisdas Magnan lui-même, a été tour à tour instituteur, journaliste et publiciste. Il occupe cette dernière charge, au département de la Colonisation, depuis une quinzaine d'années, et il a écrit sur nos différentes régions de colonisation des brochures fort intéressantes et répandues libéralement au Canada et aux Etats-Unis et plusieurs autres études.

Nous ne saurions trop conseiller nos lecteurs de se procurer la brochure sur "*La Famille Magnan*" et de la parcourir en entier. Sa lecture les édifiera et leur donnera peut-être la pensée, si la chose n'est pas déjà faite, d'inviter l'un des leurs à faire un travail semblable pour leur famille.

A propos de l'origine des noms de la famille Magnan, nous avons dit tout à l'heure que cet origine provenait des fonctions pour lesquelles ont toujours eu une certaine prédilection la famille Magnan: celle de meunier. Voici d'ailleurs ce qu'écrit M. Hormisdas Magnan lui-même à ce sujet, dans sa brochure: "A quelle époque, en France, a-t-on donné à la famille la dénomination qui la caractérise et qui s'applique à chacun de ses membres, ceux-ci portant individuellement leur personnalité par le nom de baptême? On pense généralement que la plupart des noms patronymiques actuels remontent au commencement du XII^e siècle. C'est à cette époque que les serfs ou serviteurs furent affranchis. N'étant plus autant la propriété des seigneurs féodaux, on les désigna sous un autre nom que leur nom de baptême ou celui de leur maître.

"On admet l'hypothèse suivante: les noms nouveaux adoptés par les chefs de famille affranchies se divisaient en cinq catégories principales. Nous ne parlerons ici que de la première, qui représente la masse des gens de métiers qui ont gardé le nom de leur profession: le meunier, le forgeron, le boucher, le tailleur, le couturier, le charpentier, le maçon, le fabre (Le fêbre) le fêbure, c'est-à-dire le forgeron, etc.

"L'origine de notre nom appartient à cette première catégorie. Mgr. Tanguay nous dit que le nom de Mignier vient du mot *Meunier* et que les noms suivants en dérivent: Minier, Mounier, Migner, Migneron, Migner, Moulmier, Moïnier, Magnier, Magné, et Magnian. Cette origine concorde bien avec la tradition établie dans la famille, car la plupart des Magnan, appartenant à la branche dont nous descendons, furent meuniers. Notre grand père, notre père et nos oncles et, plus tard, nos cousins furent à la tête de moulins plus ou moins importants.

Le même auteur ajoute que l'altération des noms a souvent eu pour base une prononciation et une orthographe vicieuses. C'est ce que nous avons constaté dans les registres de Charlesbourg et de Notre-Dame-de-Québec, pour le nom de nos ancêtres".

Nous ne saurions terminer cette recension trop brève de la brochure sur "*La Famille Magnan*" sans en extraire une couple de pages où l'auteur a montré tout l'attachement qu'il a pour son village natal et en particulier pour l'état de ses ancêtres, en faisant la description de l'un de ces moulins dont l'origine se retrace à plus de 150 ans en arrière, moulin qui existe encore aujourd'hui, quoique légèrement modifié, dans la seigneurie de la Rivière-du-Loup (en haut).

Nous recommandons la lecture de cette page aux autochtones qui s'intéressent aux choses de chez nous et en particulier à ceux et à celles qui sont chargés de former la génération montante, afin de leur inculquer l'amour du sol, l'attachement à notre histoire et la fierté de nos origines.

LE MOULIN DE LA CARRIÈRE

Comme il est gai, chaque matin,
D'entendre, au bord de la rivière,
Monter dans la pleine lumière,
Le bruit rêveur d'un vieux moulin.

"Comme tant d'autres moulins laborieux, bâtis aux début de la Nouvelle-France, le moulin de la Carrière a moulu jadis, des quantités de belle farine. Car ils furent nombreux les seigneurs canadiens qui eurent l'heureux privilège d'installer une roue à antilles sur les bords verdoyants d'une rivière, ou de construire, non loin des rives du Saint-Laurent, un de ces jolis moulins à vent dont on voit encore, ici et là, les ruines intéressantes.

Tous ces moulins étaient bien achalandés et bon nombre d'entre eux ont joué un rôle intéressant dans l'histoire, tel le moulin Dumont, de victorieuse mémoire, bâti près du chemin Sainte-Foy, à Québec.

Mais, rien ne dure, hélas, en cet univers... Vinrent les mauvais jours. Les cultivateurs prirent d'autres habitudes et leurs grains s'en furent au loin dans de grandes meuneries à vapeur, remplies de gens affairés. Les grandes roues de nos vieux moulins cessèrent peu à peu de se faire entendre. De gaies qu'elles étaient, elles devinrent mélancoliques, et, finalement, elles se turent pour toujours. Les grandes ailes des moulins à vent elles-mêmes ne s'agitèrent plus et finirent pas tomber en ruines...

Ce fut la fin du plus grand nombre des vieux moulins à farine. La plupart d'entre eux furent délaissés; les murs se lézardèrent; les toits perdirent leurs tuiles et c'est ainsi que les vieux moulins banaux disparurent les uns après les autres. On trouve encore les ruines d'une vingtaine de moulins à farine dans nos vieilles paroisses. Ces ruines racontent à leur manière l'âge d'or de la culture du blé en notre province.

Mais je me hâte de dire que le moulin de la Carrière existe encore, et qu'il moule toujours de la belle farine.

J'ai dit que le moulin de la Carrière fut construit vers 1764 dans la seigneurie de la Rivière-du-Loup? En effet, pour trouver l'origine de sa première construction, il faut remonter aux premiers établissements de la paroisse de Sainte-Ursule,

La seigneurie de la Rivière-du-Loup fut acquise par les Dames Ursulines des Trois-Rivières, à l'époque où les colons débordant les cadres actuels de la paroisse de Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup, s'établissaient le long de cette rivière et commençaient à former la paroisse de Sainte-Ursule. (1)

Le moulin de la Carrière a dû être bâti à cette époque. On lui donna bientôt le nom de "moulin de la Carrière", à cause des carrières de pierre à chaux situées dans le voisinage du moulin et qui forment le lit de la petite rivière du Loup à cet endroit. C'est pour exploiter ces carrières que Jean-Baptiste

Magnan, notre père, bâtit un four à chaux, dès son arrivée au moulin de la Carrière, en 1852.

Le site du moulin de la Carrière est très pittoresque et très beau, surtout le printemps et l'été, quand la verdure est revenue embellir les côteaux qui l'environnent.

Le moulin est construit à un mille environ au sud du village de Sainte-Ursule, au pied d'une écluse ou chaussée qui barre la petite rivière du Loup et forme à cet endroit un joli étang parsémié d'îlots.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Que de souvenirs le moulin de la Carrière éveillent en notre âme! C'est là, tout auprès, que nous avons vu le jour, dans une humble maisonnette, entourée d'arbres, bien spacieuse, et construite à quelques cents pas du moulin, au pied d'un joli côteau couronné d'un bouquet de verdure.

Se souvenant de l'humble hameau qui l'a vu naître, Bernadin de Saint-Pierre disait qu'à toutes les campagnes de France, il préférerait celles de son pays natal, non pas, disait-il, parce qu'il était plus beau, mais parce qu'il y avait été élevé! Et cet écrivain délicat faisait les réflexions suivantes: "Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre. Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut et les côteaux verdoyants où il cueillait librement les fruits sauvages qui y mûrissaient en abondance. Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint. Que de voyageurs reviennent au village natal sans y trouver de retraite! De bonne heure les uns sont morts, les autres se sont éloignés, et c'est ainsi que la famille se disperse et que les amis disparaissent!

En tous lieux du monde la patrie des ancêtres, ou mieux le petit coin de terre qui nous a vu naître, est ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme. Chateaubriand lui-même n'a pu résister au plaisir de chanter le lieu de sa naissance:

Combien j'ai douce souvenance,
Du joli lieu de ma naissance.
Ma sœur, qu'ils étaient doux ces jours
D'enfance;
O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

Au temps où nous vivions, le moulin de la Carrière donnait un cachet de rustique poésie à la minuscule vallée où il était situé. C'était, à nos yeux, un monument vivant que ce vieux moulin, ayant sur sa façade une statue de saint Joseph. S'élevant au fond d'une vallée verdoyante, il ronronnait sans cesse et parfois même, très tard dans la soirée, faisant ainsi le plus beaux des concerts champêtres. Des aulnes rabougries, des cerisiers et des framboisiers s'étaient à ses pieds. La fine poussière blanche poudrait sa face de vieillard et lui donnait un aspect vénérable.

Dès l'aube, quand le soleil émergeant des côteaux de Beau-pré venait refléter ses rayons d'or sur les vitres blanchies du vieux moulin, on entendait déjà les clapotements réguliers de la grande roue et le bruit ronflant de ses meules.

Le vieux moulin de la Carrière semblait régler la vie autour de lui. Des voitures venant de Beauséjour, des rangs de la Carrière, de la Crête-de-Coq et de Beau-pré, arrivaient à la file, chargées de sacs de blé, d'avoine et de sarrasin, traînées par des chevaux et parfois par des bœufs. Tout le long du jour on voyait repartir les attelages, au grand plaisir des charroyeurs, qui, assis sur le timon de leurs lourdes charrettes chantaient, en retournant, les refrains du pays.

J'ai revu, l'an dernier, le vieux moulin de la Carrière. Il a changé de propriétaire. Les Ursulines l'ont vendu depuis

(1) Par arrêt du Conseil Souverain, du 4 juin 1686, relatif aux moulins banaux. "Il est ordonné que tous les seigneurs qui possèdent des fiefs ou seigneuries dans l'étendue de la Nouvelle-France sont tenus de faire construire des moulins banaux dans le temps d'une année après publication du présent arrêt, etc. Voir: "Inventaire des Insinuations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France," par P.-G. Roy, 1921, page 67.

plusieurs années, c'est-à-dire peu de temps après le départ de notre père.

Tout l'extérieur a été refait. Les lambris ont été renouvelés, mais on a respecté la statue de saint Joseph, dont la niche a été pieusement remplacée sur la façade du moulin.

Une écluse en béton a succédé à la chaussée en bois, à travers laquelle l'eau s'échappait ici et là, en toute liberté.

Mais, à l'intérieur, rien n'a changé. Le gros arbre de couche avec ses gros aluchons de bois, qui mettaient en mouvement toutes les roues d'engrenage, est resté à sa place.

Avec quel plaisir j'ai écouté le bruit trépidant des moulages et des trémies. Je revoyais notre cher père, blanchi par la manivole, surveillant les bluteaux, les boîtes mouvantes des moulages et les sacs qui se remplissaient rapidement de farine, de son ou de gaudriole.

Je n'ai pas retrouvé la grande roue qui, poussée par des masses d'eau, faisaient entendre un fracas étourdissant, et captivait si bien notre attention d'enfant. Une roue à hélice ou mieux une turbine l'a remplacée, continuant son œuvre bienfaisante, en aidant à convertir en belle farine blanche les blés dorés qui poussent toujours à Sainte-Ursule. Le moulin de la Carrière a changé de propriétaire, mais il donne encore l'exemple du travail persévérant.

Disons, en passant, que les Dames Ursulines, ses anciennes propriétaires, ne l'ont pas oublié, malgré qu'il soit passé en des mains étrangères. Les couplets suivants, composés par une religieuse de cette communauté, et chantés à l'École normale des Trois-Rivières à l'occasion d'une visite annuelle de l'Inspecteur général des Écoles Catholiques, M. C.-J. Magnan, témoignent hautement de leur souvenir reconnaissant à l'égard du vieux moulin banal de la seigneurie de la Rivière-du-Loup. Cette chanson, tout en faisant l'éloge de notre frère, rappelle la mémoire de notre vénéré père, Jean-Baptiste Magnan:

LE MOULIN DE LA CARRIÈRE (1)

Le moulin de la Carrière,
Assis au bas du coteau,
Chante la journée entière,
Couché tard et levé tôt,
Or, à force de l'entendre,
On finit par le comprendre;
Travaillez avec entrain,
Le soir est près du matin,
Voilà quel est le refrain,
Du vieux moulin.

S'il écrivait ses mémoires,
Le moulin seigneurial,
Raconterait des histoires,
D'un intérêt peu banal.
De sa petite patrie,
Toujours, d'une âme attendrie,
On écoute, le chagrin,
Du pauvre qui tend la main.
Oui, tel serait le refrain,
Du vieux moulin.

Le moulin des Ursulines,
A, pendant plus de cent ans,
Chanté vêpres et matines,
De concert avec les vents.
Quand on prie au monastère,
Il fait aussi sa prière:
"O Dieu mon vrai suzerain.
Pour vous seul, je mouds du grain",

Voilà le pieux refrain,
Du vieux moulin.

Bien souvent, vers la rivière,
Des enfants, l'essaim joyeux,
Vient se mirer dans l'eau claire,
Et se livrer à ses jeux.
Le vieux moulin les regarde,
Et murmure: "Dieu vous garde!
Peut-être un brillant destin,
Attend l'un de vous demain.
N'est-il pas vrai le refrain,
Du vieux moulin?"

Vous qui pour l'intelligence
Savez moudre le bon grain,
Et secourir l'indigence
En distribuant du pain,
Du moulin, dès le jeune âge,
Vous compreniez le langage:
S'oublier pour le prochain.
Dès lors vous parut un gain,
Tant vous aimiez le refrain
Du vieux moulin!

La prédiction du vieux moulin s'est accomplie, et, davantage, puisque l'un de ses enfants, Aristide, est devenu prêtre du Seigneur, curé dévoué et auteur de plusieurs ouvrages qui ont été justement appréciés tant au pays qu'en Europe. L'unique fille Georgiana, est devenue une Religieuse très estimée dans la communauté des Sœurs de la Providence, à Montréal, sous le nom de "Marie-Adéine", le plus jeune des garçons, Charles-Joseph, est devenu, par son travail persévérant et son talent, un personnage officiel, dont les œuvres lui ont valu les titres les plus honorifiques; l'ainé Ernest, a fourni une longue carrière d'enseignant, à Beauséjour (Rivière-du-Loup) en haut, Saint-Justin et à Maskinongé, où il a laissé une mémoire d'homme intègre et dévoué à toutes les bonnes œuvres, etc."

G.-E. MARQUIS.

Le *Canada Français*, revue de l'Université Laval, nous apporte encore ce mois-ci, février, quatre-vingts pages de bonnes lectures capables de satisfaire les plus exigeants. Au nom de ce périodique, l'honorable Thomas Chapais dit *A nos frères de France* toute la sympathie et l'admiration des catholiques canadiens-français. Qui n'a entendu parler de l'abbé Rousselot ce prêtre français qui vient de mourir, inventeur de la phonétique expérimentale? Sous le titre: *Une science nouvelle en linguistique*, M. Edmond Buron, un canadien qui demeure à Paris, décrit quelques-unes des découvertes de ce savant modeste. Mgr David Gosselin entretient les lecteurs des *Acadiens et Canadiens*. Leurs ressemblances, leur espoir, leurs projets d'avenir, voilà, en résumé, ce dont parle cet éminent prélat, si renseigné sur les choses de notre histoire. Et l'on réchauffera ses souvenirs d'enfance en parcourant le joli croquis du terroir, *Aux noisettes*, dû à la fine plume de M. Damase Potvin. Puis les amateurs de mathématiques se délecteront tant et plus dans le travail que M. Adrien Pouliot consacre au *Congrès scientifique de Toronto*. D'autres préféreront peut-être *L'Épopée mystique du Canada Français*, étude très fouillée de M. Robert LeBidois sur le livre dans lequel M. Georges Goyau raconte les origines religieuses de notre pays. Et enfin Laval continue à commenter les derniers événements dans une charmante *Chronique de l'Université*. Dix pages de bibliographie canadienne et étrangère terminent ce numéro vraiment fort instructif et varié. Tous nos professionnels devraient être abonnés au *Canada Français*. Trois dollars par année. Casier 218, Université Laval, Québec.

(1) Cette poésie est une jolie imitation de la chanson du "Vieux Moulin" de Théodore Botrel.

Nous avons reçu, récemment, le texte d'un fort intéressant travail communiqué à la réunion de mai 1924, de la Société Royale du Canada, par M. l'abbé Ivanhoe Caron, M.S. R.C., sur la capitulation de Québec — 18 septembre 1759. — C'est une étude fouillée de cet intéressant chapitre de notre histoire, une étude attentive des documents que nous ont laissés les principaux témoins des tragiques événements des Plaines d'Abraham. M. l'abbé Caron, dans son étude, s'attache surtout à prouver la sévérité excessive du jugement porté sur Ramesay au sujet de la reddition de Québec jugement notamment porté par notre historien F.-X. Garneau. D'après l'étude des documents, M. l'abbé Caron conclut que Ramesay ne pouvait agir autrement qu'il a fait. Et il esquisse l'histoire de la capitulation d'après ces documents. Il prouve finalement, — ce que M. de Vaudreuil a reconnu lui-même, — que les états de service de Ramesay furent méritoires, qu'il a donné, dans les circonstances, des preuves évidentes de valeur, de sagacité, de prudence, de soins, d'exactitude, de vigilance et de capacité, et que les accusations sommaires portées contre lui par quelques-uns de nos historiens, sont sans fondement.

Devant la popularité au travail de M. l'abbé Caron, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer l'accès si peu facile des documents de la Société Royale du Canada, dont ne peuvent profiter, en somme, qu'un très petit nombre de privilégiés.

D. P.

On a publié récemment une troisième édition canadienne du si important ouvrage du Dr J. Donnadieu, de Toulouse, France, "Pour lire en attendant Bébé", œuvre couronnée par l'Académie de Médecine de Paris.

Cette édition canadienne a été préparée par le Dr Aurèle Nadeau, qui a contribué à vulgariser chez nous ce beau livre du Dr Donnadieu, lequel a eu tant de vogue en France et dans les colonies françaises; il a même conduit son auteur aux palmes académiques et à la Légion d'Honneur. Au Canada, l'ouvrage a fait, déjà, énormément de bien, à tel point qu'un jour, sans y avoir été sollicité, le service des publications du secrétaire provincial offrit d'en garantir une seconde édition de 5,000 exemplaires. De sorte que cette seconde édition et la troisième peuvent être à présent gratuitement distribuées par les pouvoirs publics et les conseils d'hygiène. L'œuvre du Dr Donnadieu aura donc fait plus de bien que jamais.

D. P.

M. Constantin-Weyer, qui est déjà l'auteur d'un roman sur le Canada, lequel promettait beaucoup, *Vers l'Ouest*, vient de publier, chez F. Reider & Cie, éditeurs, 7 Place Saint-Sulpice, Paris, un recueil de croquis canadiens intitulé *Manitoba* qui nous fait, disons-le sans ambages, à nous, Canadiens français, regretter quelque peu *Vers l'Ouest* que certains critiques ont comparé à *Maria Chapdelaine*. Le fait est que nous avons lu *Vers l'Ouest* et cette lecture nous a enchanté. L'auteur est un remarquable descriptif, un coloriste prodigue de nuances, captivant même, un perspicace observateur des choses de la nature surtout. Il est un maître du paysage canadien, en quelque saison que ce soit; on voit qu'il a vécu plus que le temps d'y passer, dans les régions de l'Ouest canadien. On sent et même trop qu'il "en a arraché", comme on dit chez nous, nullement en patois, mais en bon français. Plus carrément, il a eu de la misère et il a voulu un peu se venger, semble-t-il, dans *Manitoba*. Certains de nos compatriotes, là-bas, à Portage-la-Prairie n'ont pas eu l'heur, visiblement, de lui plaire, et il ne l'envoie pas dire à toute notre race bas-canadienne qui parle, d'après lui, un patois. Et pourtant, nous sommes sûrs qu'ils les a compris tout comme il aurait compris, et même mieux — un paysan de n'importe quelle province de France parlant le français — mais non son patois local. Constantin-Weyer, en toute justice, n'avait pas à juger d'une

façon générale comme il l'a fait, le parler général du Canada français par celui du brave Jean-Baptiste qu'il a connu à Portage-la-Prairie et dont il relate, du reste, avec verve et humour, la courageuse odyssée. Mais Jean-Baptiste — de Portage-la-Prairie, — est un simple colon, un bûcheron, pas instruit du tout, qui peine et qui — encore une fois — "er arrache", comme a fait l'auteur de *Manitoba*. Ce dernier, avec ses belles qualités d'observation, n'aurait donc pas dû dans le cas présent, juger si malhabilement du particulier au général.

Et puis, qu'est-ce qu'ont donc pu faire de mal, là-bas, au Manitoba, à M. Constantin-Weyer, nos "messieurs prêtres"? Nous serions prêt à mettre notre main au feu qu'un de ces derniers — s'il a eu quelque peu de contact avec eux, — lui a rendu, un jour, un service.

Par ailleurs, le dernier livre de Constantin-Weyer est remarquable notamment par certaines descriptions dont quelques-unes sont de purs chefs-d'œuvre. Par exemple, son chapitre intitulé: "Le poème de l'étonnante réussite anglo-saxonne" — l'histoire dans les grandes lignes de Donald Smith — Lord Shaughnessy, créant le Pacifique Canadien, serait à citer en entier.

Il est donc regrettable que cet ouvrage, à cause des réserves que nous venons d'y faire, soit parmi ceux, de moins en moins nombreux heureusement, qui font tort à la cause française au Canada pourtant si heureusement servie depuis quelque temps.

Si M. Constantin-Weyer, en 1914, lors de la déclaration de la guerre, a été obligé de par les lois de son pays, de quitter son hometead du Manitoba, sans avoir eu le temps de jouir un peu des bienfaits de ses produits, il avouera que ce n'est pas de notre faute à nous qui, des bords du Saint-Laurent, faisons, dans le même temps, notre possible pour aller au secours du 153^e d'infanterie qu'il allait rejoindre, en brave qu'il était, malgré un avant-bras fracturé récemment par la ruade de son cheval. En méritant si bravement de sa grande patrie, l'on regrette que M. Constantin-Weyer ait quelque peu démerité de sa patrie d'adoption, de notre petite patrie, à nous, et qui s'efforce par tous les moyens, d'être si digne de la sienne,

D. P.

Dans son dernier rapport, M. Pierre-Georges Roy, archiviste en chef de la province, signale que le "Bulletin des Recherches Historiques" dont il est le fondateur, entre, cette année dans la trente-et-unième année de son existence. A ce propos, on lisait dans un des derniers numéros de la *Presse*:

"C'est un signe des temps qu'une revue, consacrée à des matières très intéressantes, mais plutôt spéciales, comme "Le Bulletin des Recherches Historiques", publié à Lévis, sous la direction de M. Pierre-Georges Roy, archiviste provincial, puisse se réjouir d'avoir franchi l'étape de sa trente-et-unième année d'existence. Sans doute, semblable survivance s'explique dans une très large mesure, par les sacrifices et le dévouement des directeurs du "Bulletin", qui surent résister victorieusement aux épreuves des sombres jours. Mais, on peut aussi l'expliquer, pour une bonne part, par l'intérêt grandissant que notre population porte aux choses historiques, surtout depuis quelques années.

"Il est juste que le "Bulletin" bénéficie d'une situation que, plus que toute autre publication, il a contribué à créer. En effet, dès le premier moment de sa fondation, il s'est constitué l'intermédiaire, le lien entre toutes les personnes qui, dans la province de Québec et ailleurs, se livraient à des recherches historiques. Grâce à lui, les particuliers ont pu faire part au public de maintes trouvailles intéressantes. Ceux-là qui fournissaient des renseignements et des éclaircissements dans le "Bulletin" y trouvaient en retour des indications sur certains personnages, certains points. Et cet échange se continue aujourd'hui, profitable aux uns et aux autres, sous la direction avertie de M. Pierre-Georges Roy, amant passionné des choses de l'histoire canadienne."

On sait que le "Bulletin des Recherches Historiques" est devenu, depuis deux ou trois ans, l'organe du Bureau des Archives de la province de Québec. A l'occasion de son trente-et-unième anniversaire, nous lui souhaitons longue vie et prospérité. D. P.

DE L'ARCHITECTURE CANADIENNE-FRANÇAISE

Ce qu'en dit le professeur Carless, de l'Université McGill.

*Conservons nos vieilles mai-
sons et nos vieilles égli-
ses;
Revenons à l'architecture
créée par nos ancêtres.*

Vendredi, le 9 janvier 1925, un auditoire choisi, de langue anglaise et de langue française, s'était fait un devoir d'aller entendre la superbe conférence que M. le professeur Carless donnait au Morrin College, sur l'"Architecture canadienne-française."

Le distingué professeur, né en Angleterre, mais habitant la Province de Québec depuis quelques années, s'est épris de la beauté et de la noblesse des origines du Canada français. Professeur d'architecture à McGill, M. Carless a fait une étude méthodique et complète de l'"architecture canadienne-française", car il y a vraiment une architecture canadienne-française comme il y a une littérature canadienne-française.

Remontant aux origines de la Nouvelle-France, le professeur Carless, à l'aide d'une documentation illustrée de premier ordre, parfaitement reproduite sur l'écran, fit voir de quelle façon les Canadiens des 17^e et 18^e siècles surent adapter le mode de construction en usage dans les provinces françaises, d'où ils étaient partis, aux conditions climatiques et sociales de leur nouvelle patrie. De là, et dans la construction des maisons et dans la construction des églises, le long du Saint-Laurent, de 1608 à 1800, a création d'une architecture originale, "l'architecture canadienne-française". Le professeur Carless démontra avec une maîtrise parfaite de son sujet les qualités tout à la fois artistiques et pratiques de cette architecture absolument particulière à la Province de Québec, et qui fait l'admiration des étrangers. A cette fin, il fit passer devant les yeux de ses auditeurs un grand nombre de nos vieilles maisons et de nos vieilles églises construites sous la domination française, et aussi plusieurs spécimens de construction de la première moitié du 19^e siècle. C'est avec émotion que les auditeurs canadiens-français contemplèrent cette vision d'un passé glorieux, et c'est avec un amer regret qu'ils entendaient l'éminent conférencier déplorer la disparition de nos chères vieilles maisons et églises, témoignage de la haute culture de nos ancêtres.

La réunion fut présidée par M. J.-C. Sutherland, inspecteur général des écoles protestantes et président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

Le conférencier fut remercié par l'honorable juge Gibsons, de Québec, et M. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques.

M. le juge Gibsons, amis sincère et admirateur du Canada français, félicita vivement M. Carless, qui avait traité son sujet avec une science et un talent admirables.

M. Magnan exprima le vœu que le travail précieux du professeur Carless, parfaitement documenté, très complet, travail unique en son genre, fut publié séparément, en anglais et en français avec les illustrations fournies par le conférencier. Il souhaita aussi que le professeur Carless fût invité à donner sa conférence de nouveau à Québec, devant un auditoire plus nombreux.

En terminant, M. Magnan, fit un chaleureux appel à ses compatriotes en faveur de l'œuvre patriotique que poursuit le Comité

des Monuments historiques de Québec, dont l'honorable M. A. Turgeon est le président, et M. P.-G. Roy, l'éminent archiviste de la province, est le secrétaire. "Sauvons de la ruine," dit-il, "les quelques monuments qui nous restent d'un passé admirable et qui attestent dans leur éloquence muette, mais combien touchante, le génie d'une race sortie du beau pays de France pour venir fonder sur les bords du grand fleuve un peuple distinct, le peuple canadien-français."

L'ESPRIT D'HELVETIUS

Tel passe pour grand esprit qui ne serait qu'un sot s'il n'était pas ministre.

On est souvent trop sage pour être un grand homme. Il faut un peu de fanatisme pour la gloire et dans les gens d'État.

Un grand mérite et un grand esprit sont un dangereux outil. Il vaut mieux être souple et bas.

Il y a des gens que l'on mène par la crainte même où ils sont d'être menés.

Les hommes sont si bêtes qu'une violence répétée finit par leur paraître un droit.

Il y a des gens qu'il faut étourdir pour les persuader.

(Cité par les Marges.)

L'ESPRIT DE BERNARD SHAW

Les grands hommes refusent des titres parce qu'ils en sont jaloux.

L'obéissance simule la subordination, de même que la police simule l'honnêteté.

La décence est la conspiration du silence de l'indécence.

Quand vous lisez une biographie, rappelez-vous que la vérité n'est jamais propre à être publiée.

La vie nivelle tous les hommes. La mort révèle les éminents.

Dans ses efforts à échapper à la laideur et au malheur le riche intensifie les deux.

Celui qui tue un roi et qui meurt pour lui est semblable aux idolâtres.

Lorsque vous frappez un enfant, prenez soin de le frapper pendant que vous êtes en colère. Un coup donné de sang-froid ne peut être ni ne doit être pardonné.

Maîtres et serviteurs sont tous deux des tyrans. Mais les maîtres sont les plus dépendants des deux.

Rien ne rend un homme si égoïste que le travail.

L'ESPRIT DE CHARLES MAURRAS.—Comme un être moralement affaibli embrasse la profession de cynique pour former de l'orgueil avec ce qu'il a de plus vil, ainsi le poète grimace l'ironie, quand il se voit exclu du lyrisme supérieur. Les très jeunes gens peuvent alors prendre sa fanfaronnade et sa contorsion pour quelque signe d'énergie, c'est pour l'observateur le plus lourd avec de faiblesse.

(Ironie et poésie, au Pigeonnier.)

D'un long article de Bernard Shaw, paru dans le Chronicle, citons ceci qui réjouira nos végétariens:

Songez, songez à la farouche énergie contenue dans tout grain, dans toute semence. Vous enfouissez un grand en terre, et il explose un chêne, géant des forêts. Entrez donc un gigot de mouton, vous verrez ce que cela vous donnera.

Vertu de la viande, tu n'es qu'un mot!

“CHEZ NOUS”

Tel est le titre d'un nouveau petit journal publié dans l'intérêt du commerce canadien-français, par la compagnie des produits "Puritas". L'apparence de ce bulletin domestique est des plus agréables; sur papier jaune, il porte deux couleurs: rouge et noire; les articles de rédaction varient avec les réclames, de même que la note gaie. Nos ménagères trouveraient grand intérêt et profit à se procurer cette petite revue, en s'adressant au propriétaire, au numéro 77, rue St-Dominique, Québec. L'on sait que la concurrence des produits se fait très forte et que nous avons souvent une tendance à donner notre encouragement à des maisons que nous n'avons nullement intérêt à soutenir. Le bulletin intitulé *Chez-Nous* fait, pour le service d'une institution en particulier, ce que l'Association des Marchands-Détaillants de la province de Québec accomplit depuis une couple d'années, en publiant dans nos grands journaux et principales revues des annonces pour faire comprendre au public-acheteur tout l'intérêt qu'il y a à garder notre argent chez nous, dans la mesure du possible. Nous ne saurions donc trop féliciter le propriétaire de *Chez-Nous* pour son initiative et lui souhaiter tout le succès que mérite son travail intelligent, afin que les dix produits qu'il a lancés sur le marché reçoivent de nos compatriotes l'encouragement auquel ils ont droit, à cause de leurs qualités. Rappelons en terminant que les produits "Puritas" ont subi victorieusement la concurrence l'été dernier, même des maisons étrangères, et qu'ils ont reçu la plus haute récompense que pouvait leur décerner le jury de l'Exposition Provinciale de Québec: *Le Grand Prix*.

G.-E. M.

L'ESPRIT DU DR GUSTAVE LE BON.—La force d'une croyance telle que l'islamisme ou le bolchevisme ne dépend pas des dogmes qu'elle enseigne, mais de l'énergie des convictions qu'elle inspire.

Tous les hommes sont plus ou moins suggestionnables, mais ils le sont surtout dans les sujets qu'ils ne connaissent pas. Ainsi s'explique la crédulité de nombreux savants.

En imposant à tous les élèves une instruction identique, on obtient un minimum de rendement avec un maximum d'effort.

Une conviction fondée seulement sur la raison devient rarement mobile d'action. Les influences mystiques et sentimentales sont indispensables pour faire agir.

Pour agir sur les êtres qui nous entourent, la connaissance de leurs défauts est parfois plus utile que celle de leurs qualités.

Il est aussi difficile de vivre avec les hommes ne changeant jamais d'idées qu'avec ceux qui en changent constamment.

Le grand talent des historiens doués de prestige est de rendre vraisemblables les invraisemblances de l'histoire.

Le nombre des soldats victimes de la grande guerre est connu. Celui des idées et des croyances détruites par elle reste encore ignoré.

Parmi les causes profondes du déséquilibre social actuel, figure la perte partielle des habitudes mentales qui orientaient jadis la conduite et dispensaient d'avoir trop à réfléchir avant d'agir.

Les apôtres ne se combattent qu'avec des apôtres, on ne triomphe des meneurs qu'en leur opposant d'autres meneurs.

Une des graves difficultés de la politique est l'obligation de gouverner avec des idées tenues pour vraies par les multitudes alors que ces idées sont erronées.

Entre hommes politiques de partis différents l'amitié est possible. Entre hommes d'un même parti la jalousie est généralement trop intense pour permettre l'amitié.

(*Les incertitudes de l'heure présente*),

chez Flammarion.)

Visitez la Pharmacie Martel

Pour vos achats de Médecines, Parfumerie, Articles de Toilettes, Chocolats, Prescriptions de Médecins.

— SPECIALITES —

Antitussine, Rodlax, Pil-Grip, Adiarine, Parfumerie "Fleurette", Warrécures.

PHARMACIE L.-E. MARTEL

36 Côte du Palais, Québec.

Tél. 2-2483

— Immeuble Hotel Victoria —

VOTRE PHOTO

PAR LES ARTISTES PHOTOGRAPHES

BEAUDRY FRERES

263 RUE SAINT-JEAN

— TEL. 2-0833w —

HOTEL ST-ROCH

Quand vous magasinerez à St-Roch, prenez notre
lunch spécial à

75c

LE SEUL HOTEL ENTIEREMENT A L'EPREUVE
DU FEU A QUEBEC.

LAVIGUEUR & HUTCHISON

81, 83 et 85 RUE ST-JEAN

Succursale: 54, RUE ST-JOSEPH

Importateurs de pianos, harmoniums, instruments de musique de toutes espèces, éditeurs de musique.

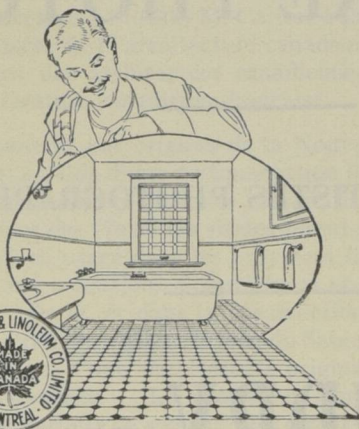


Agent du Victrola

"LA VOIX DE SON MAITRE".

Termes de paiement faciles.

PRELARTS



Lincleum
Congoleum
Toile
Faltol
Anglais
Axminster
Wilton
Tapiserie
Carpette

Le meilleur magasin en ville pour les prélaris.

Satisfaction garantie ou argent remis.

Le Magasin de Prélaris de Québec, Enr.

81 RUE DU PONT

TEL. 2-3769

NOUVELLE EMISSION

LA COMPAGNIE ELECTRIQUE DE CHICOUTIMI

6%

\$135,000.00

(Partie de l'émission totale de \$450,000.00)

1re hypothèque

dont le solde a été souscrit payé et gardé par les principaux actionnaires comme placement.

ECHEANCES	1928 à 1932
Actif au 31 décembre 1924.....	\$904,116.90
Dette obligataire. 1re hypothèque.....	450,000.00
Surplus une fois les obligations payées.....	454,116.90
Revenu pour 1924, au-delà de.....	100,000.00

PROVINCIAL SECURITIES LTD.

105 Cote de la Montagne - Québec

— TEL. 2-6377 —

10 ANS DE PREUVE ET DE SUCCES

AUTOMOBILES
DODGE BROTHERS

MORISSET & FRÈRE
136, rue St-Joseph,
Québec, Canada.

TAXIS ROUGES

TEL. 6710

APPELEZ-LES N'IMPORTE OU

QUEBEC CARTAGE & TRANSFER CO.

Téléphones: Bureau 7813. Résidence 4130F

HILDEVERT GROLEAU

Comptable licencié
Syndic autorisé

111 RUE ST-JOSEPH, - QUEBEC.

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigneur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY

HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :- :- :- :- :- Québec.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,
Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Académie FILIOL Academy

413-425, ST-JEAN. Tél. 8528-8527w

Préparation à tous les examens de la Province.

Cours Commercial complet — Anglais autant d'heures
par jour que vous le désirez.

BERGERON & LEMAY

ARCHITECTES & EVALUATEURS

145, RUE ST-JEAN, QUEBEC

C.-A. LeMay,
Rés. Giffard.

J.-S. Bergeron,
99, Aberdeen.

Téléphone Bureau 2-1891
Résidence 6678

14 Avenue Maisonneuve

GEORGES PAQUET

Immeuble en Général

Ventes et Achats de Propriété

Edifice Guilmette 37 rue de la Couronne, Québec

GERARD MORISSET

NOTAIRE

Edifice Lindsay - - - QUEBEC

Dessin artistique et commercial

Prêts d'argent et organisation de compagnies

LORENZO AUGER

ARCHITECTE

39 rue St-Jean, - QUEBEC

Téléphone 1909

Docteur RAOUL BROCHU

Ex-élève des Hopitaux de Paris et de New-York

SPECIALITÉS : Maladies des Poumons, du Cœur, du Tube
Digestif et du Système Nerveux

Bureau de consultation : 63, St-Jean, Québec

Télep : 7469w - 5797

WILFRID LACROIX, D. E. P.

Membre A. A. P. Q.

ARCHITECTE

Evaluation de propriétés

132, Rue St-Pierre, - - - QUÉBEC

Tél. Bureau 1089w

Tél. Rés. 1089j

JOBIN & PAQUET Enrg.

FERBLANTIERS - PLOMBIERS - ELECTRICIENS

SPECIALITE: Chauffage central à eau chaude, vapeur
et air chaud.

94, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

Tél. Rés. 2-6233 — Bureau 2-4145

17, D'AUTEUIL

QUÉBEC

LA COLONISATION

Une grande œuvre nationale

Un appel à tous les hommes de bonne volonté

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent actuellement à l'attention publique, il en est au moins deux auxquels il importe de trouver une solution immédiate.

Il y a d'abord le problème de la désertion des campagnes dont personne ne contestera l'importance.

Il y a aussi le problème de l'immigration. Chaque année, des milliers et des milliers d'immigrants viennent peupler les prairies de l'Ouest et augmenter, dans le pays, l'influence numérique de ces provinces au dépens de la nôtre.

Jusqu'à ce que l'on nous ait indiqué une meilleure solution à ces problèmes, nous sommes d'avis que notre province trouvera, dans la colonisation, un remède à ces deux maux.

Le Gouvernement a déjà commencé à dépenser des sommes d'argent considérables pour encourager cette œuvre essentielle. Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité, et, pour que son effort soit fécond, le Ministère a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin tant pour la Colonisation que pour les Mines, la Chasse et les Pêcheries, on est prié de s'adresser à

L'honorable M. J.-E. PERRAULT

Département de la Colonisation, Mines et Pêcheries

QUEBEC